51e ANNÉE (6e SÉRIE) — N° 25 — 21 JUIN 1934

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Evêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Edition complète . . . . . . 18 fr. Edition partielle. . . . . 12 fr.	ETRANGER — Voir les conditions détaillées à la 1re page de la *couv.* du 7 décembre 1933.

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication*; l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence*; pour l'Etranger elle coûte 3 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, Paris 8e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Actes du Saint-Siège. — Actes de S. S. Pie XI, 401, 403 et 405. — Saint-Office, 401 et 404. — S. C. pour l'Eglise Orientale, 402. — S. C. du Concile, 402 et 404. — S. C. des Rites, 403 et 405. — S. Pénitencerie (Office des indulgences), 405. — Diarium de la Cour romaine, 405.

Questions de science ecclésiastique. — L'obligation de garder la chasteté, imposée au sous-diacre, comporte-t-elle un véritable vœu ? 406. Origine du sous-diaconat, 406. Est-il un sacrement ? 406. Comment est-il devenu ordre sacré ou majeur ? 407. L'obligation de la chasteté, 409. Controverse au sujet du vœu et conclusion, 410. — Si Dieu n'admet pas de fautes vénielles au paradis, comment se fait-il qu'il n'est pas défendu de communier avec des fautes vénielles ? 411. — Quelle conduite tenir avec un vieux sauvage converti, borné et entêté, qui persiste à sacrifier au fétiche de la moisson, avec sa jeune femme qui a été instruite chez les religieuses de la mission, et avec le catéchiste qui veulent manger du porc sacrifié ? Un chrétien qui a fait fétiche pendant une année, sans jamais omettre ses prières du matin et du soir, est-il apostat ? 412.

L' « Ami du Clergé » et les livres. — Comptes rendus bibliographiques : Paul Renaudin, Emile Lauvrière, 414 ; Albert de Pouvourville, 415 ; abbé Jean Duchêne, Pierre Saint Quay, abbé Georges Denis, 416.

PRÉDICATION

Pour la fête des SS. Pierre et Paul. — III. La conversion des deux saints, 337.

Pour la fête du Précieux Sang. — Les titres du Précieux Sang à notre dévotion, 338.

Les Litanies du Sacré-Cœur. — X. 8e *Invocation :* Cœur de Jésus, fournaise ardente de charité, 341.

Pour une Première Messe. — La royauté du prêtre, 343.

Avant les vacances. — *Aux élèves d'un pensionnat :* Les dangers du monde, 345.

Allocutions de mariage. — II. Fidélité, 348.

Les fêtes de l'Eglise. — LXXVII. Saint Paul, 349. — LXXVIII. La fête du Précieux Sang, 351.

JURISPRUDENCE

Le matériel des Pompes funèbres (*fin*). — 2° Service extérieur (*suite*) : Qui peut fournir le matériel qui en fait partie ? 457. — 3° Service intérieur, 458. Le maire peut-il revendiquer l'usage des objets appartenant à l'église ? 459.

Le Catéchisme et l'Ecole. — 1° Quand le ministre du culte peut-il donner aux enfants l'enseignement religieux ? 463. — 2° Que faut-il entendre par « enseignement religieux » ? 465. — 3° A quelle sanction s'expose le ministre du culte ? 472.

PETIT COURRIER

Q. — Un prédicateur dit qu'il n'est pas besoin de recevoir si souvent le sacrement de Pénitence : la communion entretient la vie et suffit. Il prétend même que l'accusation d'une seule faute suffit amplement dans la confession, et c'est la pratique usitée par lui, paraît-il, pour sa clientèle (à communion quotidienne, s'entend).

N'est ce pas trop absolu ? Beaucoup de saints religieux se confessent chaque jour. L'Eglise fait un précepte (can. 595) aux religieux et religieuses de se confesser *au moins une fois par semaine*. Les Evêques doivent veiller (can. 1367) à ce que les élèves du Séminaire se confessent au moins une fois par semaine, et (can. 125) à ce que tous les clercs effacent fréquemment leurs fautes par le sacrement de Pénitence.

Cette pratique de l'Eglise ne prouve-t-elle pas que le sacrement de Pénitence est un moyen efficace de progrès dans la vertu, d'augmentation de vie divine, sans préjudice de l'Eucharistie ?

Le prédicateur en question agit ainsi pour « élargir » les âmes. N'aurait-on pas compris jusqu'à lui la vraie vie intérieure ?

R. — **Notre correspondant nous écrit le 21 mai ; or, dans le n° du 10 mai, p. 309, nous avons traité la question de la *confession* pour les personnes admises à la communion fréquente et quotidienne. Il trouvera donc tous les éléments de so-**

lution dans cet article du 10 mai et dans ceux auxquels il renvoyait : 1925, p. 516 (lire surtout p. 518, 1re col.), et 1927, p. 433 et suiv. Nous n'avons rien à ajouter à ces réponses.

Q. — Dans un Cours de religion fait à des élèves se préparant aux Brevets simple et supérieur et au Baccalauréat, j'enseigne pendant toute une année la question de la grâce (Grâce, Vertus, Vie chrétienne).

Boulenger est trop succinct sur ce point ; Goupil, que j'ai pris sur votre recommandation, n'est pas assez didactique et c'est trop théologique, trop sec ; mes élèves le suivent péniblement. Je viens d'acheter Arami, *Vivre Ami* 1934, p. 335).

Connaîtriez-vous un auteur plus didactique et plus à la portée des jeunes intelligences, solide comme Goupil, intéressant et affectif comme Arami ? *Utile dulci*... Je ne connais rien et recours à vos lumières.

R. — Les nécessités du programme imposent aux manuels de traiter « la grâce et les sacrements » en un an ; de là vient que l'étude de la grâce et de la vie surnaturelle est toujours présentée en raccourci. Vous en gémissez, cher confrère, et vous avez raison.

Il n'existe aucun manuel sur l'objet précis que vous désignez. Le mieux serait de rédiger vous-même un résumé pour vos élèves, en vous inspirant de Goupil, d'Arami et du P. Ch. de Smedt, *Notre vie surnaturelle,* **2 vol. in-12 de 556 et 541 p., 30 f., Bruxelles, Dewit.**

Q. — Ayant à traiter très prochainement la conférence suivante : « Nécessité pour les catholiques de promouvoir et de développer les institutions de justice sociale et de charité évangélique en faveur des masses ouvrières — Danger du communisme. — Montrer comment l'ignorance religieuse livre le peuple aux agitateurs habiles et pervers. — Rappeler que la première tâche qui s'impose aux militants catholiques est d'enseigner, sous le contrôle du clergé, la doctrine chrétienne aux jeunes gens et aux adultes qui l'ignorent, » je serais reconnaissant à l'*Ami* de m'indiquer où trouver, sans trop de dépenses, les documents nécessaires pour traiter ce long sujet.

R. — Procurez-vous Robinot Marcy, *Aux prises avec l'apostasie des masses,* **2e édit., 10 f., Paris, Spes.**

Q — Il me semble que c'est sur l'*Ami du Clergé* que j'ai vu la description d'un Bréviaire nouveau modèle se divisant en petits fascicules, avantageux surtout pour ceux qui voyagent Est-ce que je me trompe ? Je n'ai pas pu retrouver cette réclame.

R. — Voyez la couverture du 15 février dernier, p. 49, au bas de la 2e col.

Q. — « Comment présenter efficacement l'argument du martyre à nos contemporains ? » Telle est la conférence que je dois traiter et pour laquelle je sollicite de l'*Ami* l'indication des ouvrages à consulter.

R. — Si vous pouvez vous procurer le P. A. de Poulpiquet, *L'objet intégral de l'Apologétique* **(paru chez Bloud en 1912, mais épuisé), vous y trouverez tout ce qu'il faut pour traiter votre sujet Sinon, consultez le** *Dict. de Théol. catholique,* art. *Martyre,* t. x, col. 246 et suiv. **Voyez enfin l'*Ami* 1924, p. 161 167.**

Q. — Voudriez-vous m'indiquer quelques brochures et ouvrages pouvant être lus avec intérêt et profit par des jeunes gens de la campagne n'ayant qu'un bagage primaire, 1° sur le Socialisme et le Communisme, 2° sur le *Droit de propriété* et le *Capital,* 3° sur l'*Eglise catholique et la Guerre* ?

R. — Pour l'ensemble de ces questions, voyez Croizier, *Grands mots,* **Spes, 12 f. — Spécialement sur l'Eglise et la Guerre, Ducattillon,** *Vrai et faux patriotisme,* **Spes, 12 f., ou** *La conception chrétienne de la paix,* **Spes, 10 f ; et l'ouvrage de G. Goyau,** *L'Eglise et la Guerre,* **12 f., Paris, Flammarion.**

Enfin procurez vous le catalogue des Brochures jaunes (à 1 fr) et des Tracts (0 f. 35) de l'Action populaire, aux Editions Spes, 17, rue Soufflot, Paris 5e.

Q. — Je dois faire une conférence sur le sujet suivant : « Le prêtre : son rôle au point de vue social. » Connaîtriez-vous des ouvrages susceptibles de me fournir quelques renseignements ?

R. — Voyez les ouvrages suivants, écrits pour tous les catholiques, prêtres et laïcs, où vous saurez certainement dégager ce qui intéresse particulièrement le clergé : Croizier, *Pour faire l'avenir,* **— Robinot Marcy,** *Aux prises avec l'apostasie des masses,* **— Müller,** *Nos responsabilités sociales* **(10 f. chaque, chez Spes) ; — Herpéel,** *Catholiques, sommes nous chrétiens ?* **(10 f., Paris, Bloud et Gay).**

Contre l'immoralité des plages

La Ligue féminine d'Action catholique (18, rue de la Ville-l'Evêque, Paris 8e), l'Union des Associations de défense de la moralité publique (31, boulevard de la Tour-Maubourg, Paris 7e), et la *Revue des Lectures* de l'abbé Bethléem (77, rue de Vaugirard, Paris 6e), vont, d'un commun accord, entreprendre, avec le concours des militants et militantes des régions intéressées, la lutte contre l'immoralité des plages.

Cette campagne s'impose, tout le monde le reconnaît. Mais que faire ?

Les trois organismes ci-dessus mentionnés viennent de dresser un plan général d'opérations qui comporte cinq articles : 1° Mettre en mouvement l'autorité publique ; 2° Faire appel aux intérêts locaux ; 3° Conquérir l'opinion ; 4° Former les consciences chrétiennes ; 5° Recourir à la prière.

Mais un plan d'opérations ne suffit pas. Il faut de plus que les militants aient en mains les moyens de le réaliser. Les promoteurs de la lutte contre l'immoralité y ont pourvu.

En s'adressant à la *Revue des Lectures,* tous nos confrères qui ont besoin d'être documentés pour pouvoir à leur tour documenter les dirigeants et dirigeantes catholiques, recevront gratuitement un dossier contenant un spécimen de tous les textes et documents nécessaires pour participer utilement à cette lutte. (Joindre quelques timbres pour les frais).

Ce dossier contient :

1° *Un guide général.* Un tract de quatre pages, donnant les conseils et avis pratiques nécessaires pour la conduite de l'action contre l'immoralité des plages.

2° *Des textes à utiliser. a)* Texte de pétition aux Maires. Peut servir, moyennant quelques modifications de forme, à la rédaction d'une lettre ayant le même objet. — *b)* Lettre au Préfet. Peut servir, moyennant quelques modifications de forme, à la rédaction d'une pétition.

3° *Des tracts à propager.* Ces tracts de propagande sont destinés à être distribués à profusion (pendant toute la saison) aux portes des églises, dans les localités de bains de mer, dans les stations balnéaires, climatiques et touristiques, même dans toutes les paroisses de villes où le rappel de ces vérités serait particulièrement opportun. Certains diocèses et même certaines villes vont en distribuer par dizaines ou centaines de mille. — *a)* Tract destiné aux hommes et principalement aux chrétiens pratiquants, à la sortie des églises — *b)* Tract destiné aux femmes chrétiennes. — *c)* Tract plus particulièrement destiné aux jeunes filles.

4° *Des affiches* Il y en a deux, dans le format colombier, et revêtues du timbre de dimension (1 fr. 08). Le Dossier en donne le texte, sous forme de tracts. — *a)* Affiche ayant pour titre : « Les Bains de soleil, leurs bienfaits et leurs dangers » — *b)* Affiche ayant pour titre : « Protestation des pères de famille contre les désordres de la plage. »

5° *Un tract,* « *La Plage* », de quatre pages, destiné aux hommes appartenant à l'élite de nos œuvres. Il est dû au R. P. Hoornaert, S. J.

SIDALGRANI

Ses applications à

l'ART RELIGIEUX

Tableaux de couleurs en marbre reconstitué incrustés de bronze ciselé et doré.

SES CHEMINS DE CROIX INDESTRUCTIBLES

SAINTE BERNADETTE
Tableau de couleurs de 1m 40×0m 80

CHEMINS DE CROIX
Tableaux de couleurs de 1m 05×0m 80

MAGASIN D'EXPOSITION
28, avenue Duquesne, PARIS.
— Tél. : Invalides 05-76. —

VITRAUX L. BALMET 25, Cours Berriat, GRENOBLE. Vitraux en tous genres et tous styles. Restauration (Voir le nº du 8 fév. de l'*Ami*).

POUR DÉSHERBER
cours, jardins, parcs, tennis, boulodromes, chantiers, dépôts, cimetières
rapidement, radicalement, sans fatigue, sans dangers.

L'HERBICIDE OCCYSOL
est le plus sûr et le moins cher.
Demander l'intéressante notice et tarifs à :
L'OCCYSOL, 9, quai de Javel, GRENOBLE
Conditions spéciales à MM. les Ecclésiastiques.

FONDERIES DE CLOCHES ET CARILLONS

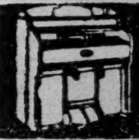
F. CAUSARD
COLMAR --- Haut-Rhin

Sonnerie électrique des cloches.
Système breveté indéréglable peu coûteux.

Conditions spéciales à qui se prévaudra de cette annonce.

SOURDS

VOUS ENTENDREZ AVEC LES
Acoustiques de **DRAPIER** 41, rue de Rivoli, PARIS.
Notice gratuite sur demande.



E.A. ROETHINGER
ORGUES-HARMONIUMS
STRASBOURG

ANCIENNE ŒUVRE DU VIN DE MESSE
fondée par M. l'abbé ROUS en 1871

SPÉCIALITÉ DE VINS DE MESSE
Rosé et blanc doux, Blanc sec supérieur livrés en bonbonnes et en fûts
VINS CHOISIS de TABLE, blanc, rouge et rosé livrés en barriques et feuillettes
Etablissements Veuve P. OLIVER
Banyuls-sur-Mer (Pyrénées-Orientales) R. C. Céret 146.

Poudre du Docteur SOULIGOUX
(POUDRE LAXATIVE DE VICHY)
Agréable - Facile à prendre - d'efficacité constante
DANS TOUTES LES PHARMACIES

--- **VINS DE MESSE** ---
CAVES DES PRÉMONTRÉS
Abbaye de St-Michel de Frigolet.
Adresse correspce : Mr Yvrard, 4, Quai Vauban, Sète (Hlt).

Matériel pour les INSTALLATIONS DE LUMIÈRE ÉLECTRIQUE
Matériel de T. S. F. (Postes et Amplis)
Renseignements gratuits
Appareillage Electrique LEWIS,
181, rue Lafayette, PARIS (Xe).

COURS CATHOLIQUE

18, rue de Varenne, PARIS

Directeur : Monsieur l'Abbé THOMAS, ancien élève de l'Ecole des Carmes.
Licencié ès-lettres. Licencié de philosophie.

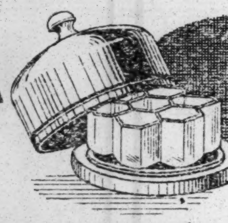
Le Cours catholique est une école d'Enseignement par Correspondance spécialisée dans la préparation à la Session d'Octobre du Baccalauréat.

Le Comité de l'Alliance des Maisons d'Education chrétienne a encouragé l'initiative du Cours catholique et l'a recommandé dans "l'Enseignement Chrétien".

Notre prospectus vous renseignera complètement sur notre organisation, qu'on doit connaître et qu'il faut faire connaître dans les milieux catholiques.

BACCALAURÉAT PAR CORRESPONDANCE

FAITES VOUS-MEME VOTRE YAOURT
AU PRIX DU LAIT AVEC
YALACTA
"Le gardien de votre santé"



NOTICE SUR DEMANDE ADRESSÉE À
YALACTA. SERVICE CL. 19. AVENUE TRUDAINE. PARIS

LES HARMONIUMS RICHARD
sont vendus en confiance et à crédit par la
PROCURE BRETONNE --- St-BRIEUC
INSTRUMENTS D'OCCASION à PRIX RÉDUITS
Envoi des Catalogues contre 1 fr. en timbres.

VITRAUX E. BRIÈRE
92 RUE DU Pt WILSON LEVALLOIS (SEINE)

VINS DE MESSE
La première œuvre fondée à GAILLAC en 1907, par M. Elie Bertrand, avec l'autorisation de Monseigneur l'Archevêque d'Albi.

Contrôlée par M. le Chanoine Goffre, archiprêtre de Gaillac, et M. le Chanoine Prat, directeur de l'Ecole de Sarlat (Dordogne).

Vins strictement conformes aux règles canoniques, avec certificat de pureté.

S'adresser à MM. Elie et Pierre BERTRAND, père et fils, prop.-viticulteurs, 10, r. Ancien-Collège, Gaillac (Tarn).

SAVONS AUX ŒUFS
Tout le monde connaît les qualités merveilleuses du jaune d'œuf pour l'épiderme du visage et des mains. Il fait disparaître rapidement les rugosités et donne à la peau une blancheur remarquable, une élasticité et une douceur incomparables. Mais l'emploi du jaune d'œuf est peu pratique, pour ne pas dire impossible, à cause de son prix élevé.
On obtient les mêmes résultats en utilisant le
SAVON SNO AUX ŒUFS.
Chez tous les Coiffeurs et Parfumeurs, et 36, place Bellecour, LYON.

Chez Mazo,
33, Bd Saint-Martin, PARIS-3e

Projections et machines parlantes

Vous aurez 10 0/0 de remise

Envoi *franco* des Catalogues.

Ami du Clergé du 21 juin 1934

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête des SS. Pierre et Paul. — III. La conversion des deux saints, 337.
Pour la fête du Précieux Sang. — Les titres du Précieux Sang à notre dévotion, 338.
Les Litanies du Sacré-Cœur. — X. 8e *Invocation :* Cœur de Jésus, fournaise ardente de charité, 341.
Pour une Première Messe. — La royauté du prêtre, 343.
Avant les vacances. — *Aux élèves d'un pensionnat :* Les dangers du monde, 345.
Allocutions de mariage. — II. Fidélité, 348.
Les fêtes de l'Eglise. — LXXVII. Saint Paul, 349. — LXXVIII. La fête du Précieux Sang, 351.

POUR LA FÊTE DES SS. PIERRE ET PAUL

III

LA CONVERSION DES DEUX SAINTS

Mes frères,

Y a-t-il ici quelques pauvres âmes découragées, des chrétiens qui répondent, quand on les exhorte à la sainteté : « Moi, devenir un saint ! vous ne me connaissez donc pas ? J'ai trop fait de mal dans ma vie ! J'ai trop offensé le bon Dieu ! Que ceux qui n'ont jamais perdu leur innocence ou qui ont seulement effleuré le vice prétendent à la perfection, à la bonne heure ! Pour moi, c'est une entreprise au-dessus de mes forces, un sommet inaccessible à ma faiblesse. Mieux vaut y renoncer tout de suite. »

I

A ceux qui parlent ainsi, Notre-Seigneur a voulu répondre par l'exemple des deux saints dont nous célébrons aujourd'hui la fête : S. Pierre et S. Paul. Vous avez offensé Dieu, dites-vous ; mais, avant d'être des apôtres et des saints, tous deux n'ont-ils pas été, comme vous, des pécheurs ? Vous lui avez manqué de parole : mais S. Pierre n'a-t-il pas renié trois fois son divin Maître et cela après les serments les plus solennels ? Vous avez gravement offensé Dieu : soit, mais permettez-moi de douter que vos péchés aient été aussi graves que ceux de S. Paul, ce persécuteur acharné de l'Eglise primitive et des premiers chrétiens, ce meurtrier du diacre S. Etienne. Voilà de longues années que vous vivez dans l'oubli de Dieu ; mais S. Pierre et S. Paul n'avaient-ils pas comme vous résisté longtemps à la grâce ?

Le Seigneur, dans son infinie miséricorde, a eu pitié d'eux. En fixant son regard sur Pierre, Jésus lui a fait comprendre toute la gravité et toute l'horreur de sa faute. Du haut du ciel, le même Jésus a fait entendre sa voix à Paul sur le chemin de Damas, lui disant : « Saul, Saul, pourquoi me persécuter ainsi ? » Mais, à tout bien considérer, m. f., Jésus a-t-il fait moins pour vous que pour ses deux apôtres ? Levez les yeux vers l'autel, contemplez cette divine Hostie : est-ce que ce n'est pas le regard de votre Dieu qui se fixe en ce moment sur chacun de vous ? Est-ce que, du fond de son tabernacle, vous n'entendez pas la voix du divin Maître vous dire : « Mon enfant, jusques à quand te plairas-tu à m'offenser ? Jusques à quand me refuseras-tu ce sacrifice que je te demande depuis si longtemps ? Résisteras-tu longtemps encore à mes instances et voudras-tu désespérer mon amour ? »

Le regard de Jésus s'enfonça comme une flèche dans le cœur de Pierre, y réveilla toute une foule de souvenirs, l'attendrit et l'amena à la pénitence. Vaincu, terrassé par la grâce, Saul répondit en tremblant : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Et vous, pécheurs, vous obstinerez-vous toujours dans le mal, en dépit des avertissements de ceux qui vous aiment, des remords de votre conscience, des grâces que Dieu vous envoie ?

II

Non, après avoir imité nos deux apôtres dans leurs égarements, vous voudrez les imiter dans leur conversion. Et votre conversion, comme la leur, sera sincère et véritable. Comme eux, vous pleurerez vos péchés qui ont causé tant de peine à votre Sauveur et qui lui ont coûté tant de larmes et de sang.

L'Evangile dit qu'après son triple reniement S. Pierre sortit du palais en fondant en larmes, et la tradition ajoute qu'il continua de pleurer toute sa vie, à tel point que les larmes finirent par creuser deux sillons sur ses joues. Quant à S. Paul, est-il une page de ses Epîtres où il ne s'humilie, où il ne s'accuse, où il ne rappelle aux premiers fidèles qu'il a été un grand pécheur ?

Et nous aussi, m. f., couvrons donc de nos larmes (j'entends des larmes de notre repentir) toute cette période de notre vie qui s'est peut-être passée dans la tiédeur, dans l'oubli de Dieu. Et qui sait si, devant le Souverain Juge, ces années ainsi déplorées ne deviendront pas plus belles, plus précieuses par la pénitence ? On pourrait ne pas vous plaindre d'avoir péché comme S. Pierre et S. Paul, si vous pleuriez comme eux, si vous aviez autant qu'eux le regret de vos fautes.

Et puis, à l'exemple des SS. Apôtres, nous rachèterons le temps perdu et nous réparerons le mal qui a été commis, par un redoublement d'amour et de ferveur. Qui d'entre vous ne connaît cette scène de l'Evangile ? C'était après la résurrection de Notre-Seigneur. Un jour, il apparut à ses apôtres réunis. La conversation s'engagea. Tout d'un coup, prenant S. Pierre à part, Jésus lui demanda solennellement : « Pierre, m'aimes-tu ? M'aimes-tu plus que les autres ? » Et trois fois, Jésus renouvela cette interrogation, à laquelle l'apôtre, comme vous le savez, répondit trois fois : « Seigneur, vous qui connaissez tout, vous savez bien que je vous aime ! » Ainsi, le Maître l'a dit, c'est l'amour seul, et un ardent amour, qui peut effacer le péché et réparer le mal.

M. f., ne vous semble-t-il pas que du haut de son autel, du fond de son tabernacle, Jésus vous adresse la même demande : « Mon enfant, tu m'as souvent et gravement offensé. Je te pardonne. Mais laisse-moi te poser une simple question : M'aimes-tu ? m'aimes-tu plus que les autres ? » Ah ! puissiez-vous lui répondre avec la même sincérité et la même spontanéité que l'Apôtre : « Seigneur, vous qui lisez dans le fond de mon cœur, vous savez bien que je vous aime. »

Quand on aime vraiment Dieu, peut-on le voir méconnu et offensé, et vivre tranquille ? Non, le véritable amour de Dieu se manifeste par un zèle ardent pour sa gloire ; et voilà pourquoi S. Pierre et S. Paul s'en allèrent jusqu'aux extrémités de la terre prêcher l'Evangile et gagner à Jésus-Christ des amis, des adorateurs, des fidèles. Pécheurs qui m'écoutez, vous avez peut-être scandalisé vos frères : une réparation s'impose, et vous la connaissez : c'est le bon exemple, l'exemple de la piété, de la modestie, de la douceur, de la charité. Au sein de votre famille, dans votre voisinage, dans la paroisse, soyez donc les apôtres du bien, des sauveurs d'âmes et des modèles de vertu. Votre Dieu vous le demande ; dites-lui que vous le voulez bien. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DU PRÉCIEUX SANG

LES TITRES DU PRÉCIEUX SANG A NOTRE DÉVOTION

Mes frères,

Naguère encore l'Eglise célébrait dans une solennité spéciale le corps de N.-S. Jésus-Christ : *Solemnitas Corporis Domini*. Quelques jours après, nous rendions nos hommages à son Sacré-Cœur. Rien que de raisonnable dans cette double manifestation de notre piété. Aujourd'hui, voici la fête de son Précieux Sang. Pourquoi donc, vous demandez-vous peut-être, cette nouvelle dévotion ? C'est ce que j'ai dessein de vous expliquer en quelques mots.

I

Il n'est aucun d'entre vous qui ne connaisse le rôle capital du sang dans l'organisme humain. On peut l'affirmer sans crainte de se tromper : le sang, c'est la vie. Il coule, il circule au travers de nos artères et de nos veines, il va porter partout, jusqu'aux extrémités du corps, à tous les membres la nourriture et la vigueur ; c'est une nécessité de notre existence. Est-il chaud, ardent et généreux ? c'est le signe d'une santé florissante. Est-il, au contraire, pauvre et lent ? c'est l'anémie. S'échappe-t-il violemment par hémorrhagie ou par blessure ? c'est une déperdition de force. Est-il lourd, épais et noir ? c'est la congestion menaçante. S'il s'arrête, se glace, se fige, c'est la mort. Plus de sang en circulation, plus de vie.

Elément nécessaire à toute vie humaine, le sang a donc fait partie de la sainte Humanité de Notre-Seigneur. Qu'est-ce que Jésus-Christ ? Un Homme-Dieu, c'est-à-dire un être composé d'une âme et d'un corps formé de chair et de sang, le tout uni à la divinité. Mais alors, toutes les parties de son Humanité étant divinisées sont également adorables. De même donc que nous rendons des hommages à son Sacré Cœur, siège ou organe de son amour, à son auguste face, reflet de la beauté divine, il est juste, il est raisonnable que nous n'ayons pas moins de vénération et d'amour pour son sang précieux, car il a joué un rôle essentiel dans la vie du Christ.

Supprimez par la pensée le sang de Jésus, l'idée de l'Incarnation a disparu. Adieu les ravissants mystères du Verbe demeurant pendant neuf mois dans le sein de Marie, naissant dans la crèche, fuyant en Egypte, travaillant dans l'atelier de Nazareth, enseignant les foules, parcourant les villes et les campagnes de la Judée et de la Galilée. Quel est l'instrument de tous les actes du Verbe fait chair ? Qui est-ce qui nourrit sa sainte Humanité ? Qui est-ce qui entretient sa vie et la prolonge jusqu'au Calvaire ? Le Précieux Sang.

Supprimez le sang de Jésus-Christ, plus de Rédemption. En quoi, en effet, a consisté son sacrifice, condition de notre rachat, sinon dans la séparation, par une mort sanglante, de son âme et de son corps sur l'arbre de la croix ? Mais pénétrons plus avant dans ce profond mystère.

Vous le savez, m. f., en la personne de nos premiers parents nous nous étions tous soumis à l'empire du péché. Devant ce torrent d'iniquités présentes et à venir, Dieu se sentit transporté d'une violente indignation contre nous. Notre perte allait s'ensuivre, si le Fils, la seconde personne de la Sainte Trinité, n'avait eu pitié de nous. « Mon Père, dit-il, les hommes ont encouru votre juste colère. Mais souvenez-vous que vous les avez faits de l'argile de la terre, faibles et inconstants. Ne les punissez donc pas selon les rigueurs de votre justice. La réparation qu'ils vous doivent, ils sont incapables de vous la payer par eux-mêmes, adéquate à l'offense, infinie comme votre majesté. Si vous le voulez bien, je me dévouerai pour eux. Ils ont mérité la mort. Eh bien ! moi, votre Fils bien-aimé, votre égal en toutes choses, je descendrai sur la terre, je prendrai un corps humain, je le livrerai à la souffrance et à la mort, je verserai mon sang pour effacer leurs crimes et les réconcilier avec vous. »

Et Dieu accepta cette proposition, et il fut convenu que le sang du Verbe fait chair serait la rançon du monde. Qu'il coule, ce sang infiniment précieux, et l'homme coupable sera racheté, car, c'est la loi commune, sans effusion de sang point de pardon.

II

Voilà donc le Fils de Dieu qui descend sur la terre et qui cherche un corps humain. A qui demande-t-il ce supplément nécessaire à ses desseins ? A une humble, mais chaste vierge de Nazareth. C'est de tout ce qu'il y a de plus exquis dans la chair immaculée de Marie, que sera formé le corps de Jésus-Christ ; c'est du plus pur de son sang que viendra le sang de Jésus-Christ.

Un jour il apparaît aux yeux ravis de sa mère, de S. Joseph, des bergers et des mages. Qu'y a-t-il dans la création qu'on puisse lui comparer? La fleur la plus délicate a-t-elle rien qui approche du visage de l'Enfant Jésus? Et ce qui lui donne son éclat, sa beauté, c'est le sang divin qui le vivifie et l'anime, colorant ses joues, empourprant ses lèvres, palpitant sous l'enveloppe de sa peau presque diaphane. Mais bientôt, comme impatient, semble-t-il, de se donner, le voilà qui coule sous le couteau de la circoncision, et ces premières gouttes du Précieux Sang sont l'annonce, le prélude du grand sacrifice qui clôturera sa vie mortelle.

Cependant trente-trois années ont passé sur sa tête. Maintenant c'est un homme dans toute la force de l'âge. Il a prêché son Evangile, fondé son Eglise, semé les miracles sous ses pas. Que lui reste-t-il encore à faire? « Ah! dit-il, j'ai un baptême à recevoir et je me sens à l'étroit dans l'impatience où je suis de m'y plonger! » Aussi, avant même de se livrer à ses bourreaux, son cœur brûle tellement de l'amour des âmes qu'il ne peut contenir plus longtemps son désir impétueux de répandre son sang. Au jardin des Olives, en proie à une douloureuse agonie, il laisse échapper une abondante sueur de sang, comme un pressoir le vin qu'il renferme. Tout son corps en est inondé de la tête aux pieds et la terre elle-même en porte l'empreinte.

Mais ce n'est que le commencement de sa Passion. Ses ennemis s'emparent de lui, on le dépouille de ses vêtements, on l'attache à une colonne, on le frappe à coups de fouets, on lui enfonce sur la tête une couronne d'épines. Alors le sang jaillit par mille blessures à la fois, tombant de son front, coulant tout le long de son visage, embarrassant sa chevelure, voilant ses yeux, remplissant sa bouche, souillant sa barbe, ruisselant sur son dos, sa poitrine et ses jambes. Et quand Pilate le présente à la foule, il apparaît tout baigné dans son sang, roi d'ignominie couvert d'une pourpre vivante.

Puis il monte au Calvaire, chargé de sa croix, mais en laissant tomber sur le chemin des gouttes de son sang. On le suit à la trace. Quand on lui arrache ses vêtements, quand on enfonce les clous dans ses pieds et dans ses mains, le sang jaillit encore. Le bois de la croix en est tout imprégné. Des taches noirâtres se forment autour des plaies, quelques minces filets coulent avec lenteur tout le long du corps. Le martyre s'achève, la victime est à bout de forces, il ne lui reste plus de sang, la mort approche et étend ses voiles sur le divin Crucifié. Mais les bourreaux veulent en avoir une constatation indéniable : du fer de sa lance, un soldat ouvre le côté de Jésus, et il s'en échappe un mélange innommable d'eau et de sang.

C'en est donc fait, ô mon Sauveur! Le voilà accompli, le mystère de votre Rédemption. Et avec quelle générosité, je dirais même avec quelle prodigalité! Homme-Dieu, toutes vos actions, même la moindre, avaient une valeur infinie. Pour nous sauver, il vous eût suffi d'une prière, d'une larme, d'un soupir, de la plus légère souffrance. Mais vous nous aimez tant que vous n'avez pu vous contenter de si peu. Vous avez donné votre sang, tout votre sang, jusqu'à la dernière goutte, voulant que notre Rédemption fût surabondante et nous aimant, comme dit l'apôtre S. Jean, jusqu'à l'excès, *in finem dilexit,* et sans mesure.

III

Mais je ne vous ai dit encore, m. f., que la première partie de l'histoire du Précieux Sang. Recueilli par les anges et rapporté par eux dans le sépulcre, il rentre miraculeusement dans le corps inanimé de Jésus et s'élance avec lui hors de la tombe, au matin de Pâques. Les disciples le voient briller comme des roses de corail dans les stigmates de leur Maître ressuscité. Quarante jours après, le ciel ouvre ses portes pour recevoir ce précieux trésor. Vous pensez peut-être que nous en sommes privés maintenant. Détrompez-vous. Ce qui est impossible à l'homme n'offre point de difficultés pour Dieu.

Avant de quitter la terre, Jésus a tout prévu. Il savait quel besoin nous avions de lui : il ne voulait pas nous laisser orphelins. Aussi a-t-il fait en notre faveur un miracle qui est sans contredit le chef-d'œuvre de sa puissance, de sa sagesse et de son amour. Il s'est engagé à perpétuer sa présence au milieu de nous, et cela de deux manières.

D'abord en nous incorporant à lui par sa grâce, de façon que nous ne formions avec lui qu'un tout parfaitement uni, l'Eglise ; que nous soyons les membres d'un organisme mystérieux dont il est la tête et le cœur; que son sang circule à travers ce corps de l'Eglise, le vivifiant tout entier jusque dans ses parties les plus lointaines, et permettant à chacun de nous de dire en toute vérité, comme S. Paul : « Le Christ est ma vie ! »

Dans cette divine économie, les sacrements seront les canaux qui amèneront le Précieux Sang aux âmes pour lesquelles il a été versé ; ils formeront le merveilleux système à l'aide duquel le sang de Jésus circulera dans toute l'Eglise et lui communiquera, avec l'unité, une énergie surnaturelle et une vie divine.

Mieux encore : nous aurons le sang de Jésus-Christ en permanence au saint tabernacle, et dans toute son intégralité. Que dis-je ? nous le boirons, nous le recevrons dans nos cœurs à la Table Sainte, devenant ainsi, selon le mot d'un grand Docteur de l'Eglise : *Consanguinei Christi,* un même sang avec lui. Est-il assez beau, est-il assez magnifique, ce don que l'amour de Jésus a voulu nous faire?

Nous ne l'apprécions pas comme il le mérite, parce que nous ne le connaissons pas assez. Ah ! si l'on s'arrêtait à considérer la multitude des sacrements qui s'administrent tous les jours dans l'Eglise; si l'on voulait bien se représenter la quantité de grâces qui s'épanchent ainsi dans les âmes, et la promptitude, et la facilité, et la profusion avec lesquelles s'opèrent toutes ces merveilles,

on serait dans le ravissement devant cette prodigalité vraiment incroyable du Précieux Sang.

Je ne veux vous en citer que trois exemples. Avez-vous quelquefois songé au nombre incalculable de baptêmes qui se donnent chaque jour, sur toute la surface de la terre, dans les conditions les plus simples et les plus faciles, sans aucune disposition préalable du côté de l'enfant, et avec une efficacité si souveraine que le sacrement ne laisse plus subsister dans l'âme du baptisé la moindre faute, la moindre souillure ?

La bonté de Dieu aurait pu se borner pour nous à la grâce du seul baptême ; il a institué le sacrement de Pénitence. Il aurait pu ne nous pardonner qu'une fois ; il nous reçoit toujours quand nous revenons à lui après l'avoir offensé. Il aurait pu déclarer certains péchés irrémissibles ; il étend son pardon à toutes les fautes, même les plus graves. Il aurait pu exiger des conditions difficiles pour l'absolution de nos péchés : il l'accorde au moindre signe de repentir.

Et que dire de la munificence de Dieu dans l'Eucharistie ? Si la messe ne se célébrait qu'en un seul lieu de la terre, si la table de communion ne se dressait qu'à de rares époques, s'il fallait pour s'en approcher une pureté parfaite, aurions-nous le droit de nous plaindre ? Non, m. f., Dieu se montrerait encore trop bon pour nous. Mais c'est tous les jours, sur tous les points du globe, qu'il y a des prêtres pour offrir le saint sacrifice ; c'est tous les jours que Jésus nous appelle à la sainte Table, et il est si peu exigeant pour nous y admettre ! Et c'est tout Lui-même, tout son corps, tout son sang, toute son âme, toute sa divinité, toutes ses grâces, qu'il nous y donne sans la moindre restriction !

Il n'y a pas de parole pour exprimer la munificence de la bonté divine. C'est un véritable déluge, un excès invraisemblable : il fait plus que nos besoins ne réclament. Venez en témoigner, ô vous tous, enfants demeurés purs comme des anges, jeunes gens et jeunes filles favorisés de quelque sublime vocation, époux sanctifiés, pécheurs convertis, justes affermis dans la vertu, malheureux consolés, malades fortifiés, mourants illuminés des clartés du ciel, racontez-nous les merveilles du Précieux Sang ; dites-nous toutes les ferventes prières, toutes les bonnes œuvres, tous les actes de charité, tous les généreux renoncements, tous les dévouements héroïques, toutes les saintes résolutions qu'il inspire continuellement aux âmes fidèles.

IV

Pour moi, j'aime à me représenter le Précieux Sang sous trois images différentes.

Tantôt il m'apparaît comme un torrent impétueux qui s'élance pour prendre possession du monde. Et c'est nous qui avons le pouvoir merveilleux d'arrêter, de retenir sa course envahissante, ou d'étendre son empire. Notre indifférence l'empoisonne, l'endigue en quelque sorte ; notre zèle lui permet de nouvelles conquêtes. Et le Précieux Sang bouillonne, impatient de parfaire son œuvre. Rappelez-vous qu'après Bethléem, après le Calvaire, après l'Eucharistie, après dix-neuf siècles bientôt de prédication, de propagande chrétienne, on compte encore ici-bas près d'un milliard de païens. Rappelez-vous que la seule religion de Mahomet tient sous son joug plus de sectateurs que le Dieu des chrétiens. Rappelez-vous que les hérétiques, les schismatiques et les infidèles forment une population supérieure à celle du corps de l'Eglise. Rappelez-vous qu'au sein même de la vraie religion, il y a tant de brebis égarées et perdues, tant d'indifférents, et que les vrais catholiques sont le petit nombre. Et nous refuserions d'aider le Précieux Sang par nos prières et par tous les efforts de notre zèle, à gagner tous les jours de nouveaux terrains, à purifier et à sanctifier des âmes en plus grand nombre ? Ce serait bien mal comprendre notre devoir.

Tantôt encore j'aime à me représenter le Précieux Sang comme une pluie bienfaisante qui arrose et rafraîchit des terres desséchées et brûlées par les feux du soleil, image des pauvres âmes qui souffrent dans les flammes du purgatoire. Comme ces anges que l'on voit s'approcher avec un calice du côté ouvert du divin Crucifié pour en recueillir le sang, assistons souvent au saint sacrifice de la messe et faisons-le offrir pour en appliquer les fruits à nos chers défunts. C'est le premier de tous les services qu'ils attendent de notre charité, c'est la principale aumône qu'ils nous demandent. Il y a à ce sujet dans les annales de l'ordre de S. Dominique un trait bien convaincant. Deux jeunes novices s'étaient promis de ne jamais s'abandonner, pas même après leur mort. Or l'un d'eux étant venu à trépasser, le survivant multipliait prières, charités, pénitences et bonnes œuvres de toutes sortes pour le repos d'une âme qui lui demeurait si chère. Mais voilà qu'un jour le défunt apparut à son ami, mais en quel état ! pâle, attristé et tout environné de flammes. « Pourquoi me délaissez-vous ainsi ? » lui disait-il. « Détrompez-vous, répondit l'autre, et il lui énumérait tout ce qu'il avait fait. Mais le défunt l'interrompant : « Ce n'est pas cela qu'il me faut, c'est le sang de Jésus-Christ que je vous réclame ! » Le vœu des âmes du purgatoire nous est connu : empressons-nous de l'exaucer.

Mais alors, c'est donc une grande richesse, un trésor d'un prix infini que le sang de Notre-Seigneur, qui nous a mérité toutes les grâces que nous recevons journellement. Aussi je ne crains pas de me tromper en me représentant chaque grâce, autrement dit chaque goutte du sang rédempteur, comme une pierre précieuse, comme une pièce d'or que l'on doit se garder de souiller ou de perdre, mais qu'il faut déposer dans un écrin de choix, conserver soigneusement et faire fructifier en abondance.

Cela étant, que penser, que dire de ces indignes chrétiens qui reçoivent la grâce de Dieu, l'auteur même de la grâce, dans un cœur souillé par le péché mortel ? Concevez-vous pareil sacrilège ? Le

sang très pur d'un Dieu mêlé au sang corrompu d'un pécheur ! Oh ! le criminel abus ! Oh ! l'horrible violence faite aux volontés miséricordieuses du Sauveur, qui a voulu que son sang fût un breuvage de vie, et qui le voit se tourner en objet de condamnation, en poison mortel ! N'a-t-il pas le droit de proférer cette plainte douloureuse : « A quoi me sert-il d'avoir versé mon sang si c'est pour le voir descendre dans des cœurs corrompus ? *Quæ utilitas in sanguine meo, dum descendo in corruptionem ?* » (Ps. XXIX, 10).

Est-il moins affecté de nos longues résistances à ses grâces, de nos continuelles négligences à l'égard de ses inspirations, de ses appels, de ses avertissements, de ses reproches, de ses menaces ? Ce sont là des grâces qu'il nous fait sans cesse et chaque grâce est le prix de son sang. « Mon fils, il y a telles gouttes de mon sang que j'ai versées exprès pour toi ! » Hélas ! que nous en tirons peu de profit ! que de grâces perdues, laissées stériles, inopérantes. Et donc, dans une seule journée, que de gouttes du Précieux Sang perdues et en quelque sorte profanées !

* *

M. f., une belle légende, qui a inspiré la poésie du Moyen Age et la musique moderne, raconte les aventures d'un bon chevalier qui, s'en étant allé en Terre Sainte recueillir la coupe mystérieuse, le « Saint Graal, » contenant, disait-on, le Précieux Sang de Jésus-Christ, emporta ce trésor et le défendit jalousement contre les Sarrasins. Est-ce que nos âmes aussi ne ressemblent pas à une coupe toute remplie du sang divin ? N'en sont-elles pas comblées, depuis leur baptême jusqu'au lit de la mort ? Oh ! m. f., gardons fidèlement ce trésor, ne l'exposons pas aux attaques de notre ennemi, n'en laissons pas perdre une goutte, mais rapportons-le dans toute son intégrité, dans toute sa pureté, au tribunal du Souverain Juge, où il sera notre avocat et notre sauveur. Ainsi soit-il.

LES LITANIES DU SACRÉ-CŒUR

X

8e Invocation

CŒUR DE JÉSUS, FOURNAISE ARDENTE DE CHARITÉ

Mes frères.

Dieu est amour.

Il est même l'amour essentiellement pur, éternel, universel et absolu. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que le cœur humain de la seconde Personne de la Sainte Trinité soit considéré à bon droit comme une fournaise ardente de cette charité céleste qui, seule, peut expliquer des prodiges de bonté comme l'Incarnation, ou la Rédemption, au Calvaire, de l'humanité condamnée.

I

Mais encore faut-il bien s'entendre sur le sens exact autant que théologique qui doit être attribué à l'amour merveilleux qu'a daigné témoigner le Sauveur à notre égard.

« Ubi caritas et amor, Deus ibi est. » Cette formule de la liturgie est aussi vraie qu'elle est profonde, à la condition toutefois qu'on veuille bien la saisir dans son acception réelle, fort éloignée de ce que l'on désigne couramment par le terme « amour » et très supérieure à lui.

Notons d'abord que, du point de vue surnaturel, les mots « charité » et « amour » sont synonymes. Ils désignent l'un et l'autre une tendance, une inclination envers un être.

Mais n'est-il pas vrai qu'ici-bas nous donnons à ces termes bénis une signification bien amoindrie, pour ne pas dire bien vulgaire ? On dit froidement : « J'ai fait la charité à ce pauvre, » pour exprimer qu'on lui a jeté plus ou moins dédaigneusement une pièce de monnaie, un secours souvent assez misérable, sans que vraiment on ait compati à sa détresse, sans qu'on ait tenté de lui apporter une consolation intime, et peut-être même parce qu'on trouvait dans ce geste une satisfaction d'égoïste orgueil. Il y aurait beaucoup de réserves à faire sur les fêtes dites « de charité, » où les heureux du jour dansent et s'amusent sous couleur de subvenir à quelque prétendue « bonne œuvre. »

De même les romans, les théâtres, les cinémas ne récoltent la faveur publique que parce qu'ils traitent de sujets d'amour. Mais qu'entend-on par cela, grand Dieu ? L'apologie de toutes les lâchetés humaines, la glorification des instincts les plus bas, l'apothéose de l'adultère et du vice. Et cet amour noble, cet idéal qui devrait chastement fleurir le cœur de tout adolescent et l'élever au-dessus de lui-même, ce véritable amour, le seul que Dieu bénit, il est quotidiennement raillé, dénigré, bafoué, au point que l'on n'ose même plus l'avouer et que les jeunes gens de notre époque en sont, comme les contemporains de S. Augustin, à ne plus connaître qu'une honte : celle de ne point se montrer pervers.

Est-ce là ce que Dieu a voulu ? Est-ce l'exemple qu'il nous donne lorsqu'il sacrifie son Fils sur la croix ? Aucun d'entre nous n'oserait hasarder un pareil blasphème. Malgré l'accumulation de ses fautes, malgré les scandales plus ou moins publics de sa vie privée, chacun sent bien, malgré tout, que ces parodies de la charité ou de l'amour constituent de véritables turpitudes et qu'elles sont en opposition avec l'amour sacré, avec la charité radieuse qui constituent l'un des titres du Christ à notre dévouement comme à notre reconnaissance.

Une équivoque lourde, et même obscène, pèse donc sur le terme que nous devons analyser aujourd'hui. Et la première de nos obligations sera de bien comprendre en quoi consiste l'amour divin, afin de correspondre, dans la pratique de notre vie, à cette tendresse sublime, à cette abnégation surhumaine qui nous vaut d'être les enfants adoptifs de Dieu.

Pour cela, il nous faudra faire appel à toute

notre froide raison et à toute notre foi généreuse. Nous devons nous élever au-dessus des vulgarités de la terre, dépouiller les instincts transmis par un déplorable atavisme, pour nous élever jusqu'aux régions de la paix lumineuse et sainte, si nous voulons saisir la véritable notion de la charité surnaturelle.

II

La charité, en effet, consiste à aimer Dieu par-dessus toutes choses. C'est là son essence et son objet propre. Nous aurons à ajouter plus tard qu'elle nous conduit à aimer aussi notre prochain autant que nous nous aimons nous-mêmes. Mais ce second sentiment ne devient méritoire que dans la mesure où nous chérissons nos frères « *pour l'amour de Dieu* ». Il se réfère donc à celui-ci, dont il n'est qu'une simple conséquence.

Une difficulté se pose d'abord. Entre Dieu et nous, il n'y a pas de commune mesure. Nous représentons, au contraire, les deux extrêmes les plus opposés qu'il soit possible de concevoir. Sous quelque aspect qu'on l'envisage, Dieu est la perfection absolue. Il est la durée sans limite, dans un éternel présent. Il est la science totale, la puissance à laquelle rien ne résiste, comme il est la justice adéquate ainsi que la clémente bonté.

Nous, en revanche, nous savons bien ce que nous sommes. Nous n'existions même pas il y a quelques années, et dans quelques années nous serons livrés au tombeau. Notre existence est fragmentée, si bien que chacun de nos actes diminue la somme de ceux qu'il nous est encore loisible d'accomplir avant la mort. Notre intelligence est environnée d'incertitudes et de ténèbres, strictement limitée à un horizon sans étendue. Quant à notre énergie, combien de fois n'est-elle pas déviée vers le péché, c'est-à-dire vers l'injustice, le mal, la haine !

La différence est telle, entre Dieu et nous, que nous n'arrivons même pas à le comprendre. Ainsi que l'a magnifiquement dit S. Paul, nous le voyons ici-bas comme dans un miroir et en une énigme. Si la nature elle-même nous crie qu'elle ne peut exister que grâce à un créateur, notre raison ne parvient point à nous donner une idée claire et totale de cet être immense et infini. Il a fallu la bonté de Dieu pour nous apprendre quelque chose de plus sur lui. Et ce quelque chose, que nous savons uniquement parce qu'il a daigné nous le révéler, nous devons le croire à cause de l'infaillible véracité divine, sans songer à en fournir une explication méthodique, si bien que nous appelons très justement cela des mystères.

Dans ces conditions, comment parler d'amour entre des personnes si disproportionnées ? « Amicitia pares aut invenit aut facit, » disait le poète latin. Et il est parfaitement exact que l'amour forme une certaine égalité entre ceux qui sont unis par cet incomparable lien.

Mais examinons de plus près la maxime que nous venons de citer. L'amitié crée la parité, quand elle ne la trouve pas toute faite. Et voici déjà indiquée la solution du problème.

Incontestablement il n'y avait aucun point de contact préexistant entre l'Eternel et l'humanité. Mais s'il a plu à Dieu de descendre vers nous et de nous faire monter vers lui, une rencontre a pu se produire. Et c'est bien, effectivement, ce qui a eu lieu, ce qui se produit continuellement.

Sans s'abaisser, car rien ne saurait la faire déchoir, la Majesté céleste a condescendu à s'incliner vers les hommes. Le premier pas était ainsi fait. C'était normal, du reste, car une initiative pareille était impossible à tout mortel. Il fallait qu'elle vînt du Maître qui, seul, était en situation de manifester son désir d'union avec une créature qui ne possédait aucun droit sur lui.

Pour nouer ensuite l'alliance sainte, il ne restait plus à Dieu qu'une autre faveur à nous accorder : celle de nous faire monter au-dessus de nous-mêmes, afin que nous puissions le rejoindre au point précis où il nous attendait.

Et ce prodige nouveau s'est accompli par la grâce, qui n'est autre chose qu'un don absolument gratuit qui nous permet de surnaturaliser nos efforts et d'atteindre à cet état de justice où Dieu nous reconnaît pour ses enfants.

La jonction ainsi opérée, la charité s'explique d'elle-même. Et ce qui paraissait d'abord incroyable se transforme en une radieuse réalité.

III

Ce rapide exposé serait par trop incomplet si nous ne nous hâtions pas d'ajouter que ce rapprochement s'est effectué au moyen d'un intermédiaire et que ce Médiateur se nomme N.-S. Jésus-Christ.

Par cela même qu'il réunissait en sa personne sacrée la nature divine et la nature humaine, le Christ était tout indiqué pour accomplir la liaison entre le Créateur et sa créature privilégiée.

C'est, en outre, sa Révélation qui nous a appris à mieux connaître le Seigneur, d'une façon qui reste toujours, sans doute, bien incomplète, mais qui est toutefois très supérieure aux notions de nos prédécesseurs de l'Ancien Testament.

Or la connaissance est la condition préalable de la charité. On ne saurait ni aimer ni désirer ce qu'on ignore, et plus la science religieuse d'une âme sera profonde, plus aussi l'essor de son amour sera facile.

L'amitié résulte, en effet, d'une somme de ressemblances ou de différences qui s'harmonisent, au total, de manière à créer la sympathie. Mieux nous arriverons à voir combien le Très-Haut renferme en lui-même — et à un degré suréminent — toutes les perfections qui forment notre suprême idéal, plus aussi nous serons portés à nous rapprocher de lui. A ce point de vue, comme du reste à tous les autres, le séjour du Sauveur sur la terre a été d'une éminente bienfaisance. Les miracles multipliés sur son passage nous ont mis à même de mieux saisir, à la fois, la puissance du Très-Haut, qui force les lois de la nature, et la miséricordieuse bonté qui daigne mettre, lorsque cela est bon, cette même puissance

au service de notre faiblesse. Le sacrifice de Notre-Seigneur nous a permis d'apprécier, en même temps, la justice divine qui exige la compensation du péché, et l'étendue de la clémence qui accepte de faire supporter par une victime volontaire le fardeau de l'expiation trop pesant pour nos débiles épaules.

Ces considérations, et bien d'autres encore, n'auraient pas pu être aussi clairement formulées dans l'Ancien Testament. Elles sont donc pour nous une grâce. Mais il ne faut pas se dissimuler que, comme toutes les grâces, elles nous imposent en retour l'obligation de correspondre à la bienveillance divine.

Il faut toujours en revenir à la pensée profonde de Pascal : « Malheur à la connaissance qui ne se tourne pas à aimer ! » Rien de ce que nous arrivons à savoir ne sera utile à notre salut, si nous ne le mettons pas en pratique pour tendre vers une perfection plus haute. Là encore, Notre-Seigneur nous sert de modèle et de guide, puisqu'il ne s'est pas contenté de formuler des préceptes théoriques, mais qu'il nous aide à resserrer sans cesse les liens de notre union avec Dieu.

* *

C'est une tradition littéraire aussi vieille que le monde de comparer l'amour à une flamme, à cause de la vivacité ardente des sentiments qu'il exprime. Homère a déjà usé de cette métaphore que l'on retrouve sous la plume des écrivains les plus modernes. Elle n'a jamais été plus justifiée que dans le cas qui nous occupe.

La charité du Christ n'est pas une de ces impressions volages, vite allumées et vite éteintes selon le souffle du caprice. Elle n'est pas non plus une de ces brûlantes passions qui ravagent aveuglément ainsi qu'un incendie. Non ; elle est au contraire un foyer lumineux, stable et permanent, qui éclaire en même temps qu'il vivifie, qui se perpétue toujours semblable à lui-même à travers les siècles et qui communique une chaleur vitale aux âmes assez heureuses pour s'en approcher avec constance et ferveur.

C'est ce qu'a fort bien compris l'auteur anonyme de nos litanies, lorsqu'il a écrit que le Cœur de Jésus est une « fournaise ardente de charité. » Autour de ce feu salutaire, groupons-nous donc avec empressement, afin de rendre amour pour amour au Dieu qui nous a tant aimés.

POUR UNE PREMIÈRE MESSE

LA ROYAUTÉ DU PRÊTRE

> ***Numquid rex noster eris aut subjiciemur tibi ?***
> **Serez-vous notre roi ou serons-nous soumis à votre autorité ? (Gen., xxxii, 8).**

Mon cher ami,

Cette question des fils de Jacob à leur frère Joseph, qui venait de leur raconter un songe dont le ciel l'avait favorisé et dans lequel il s'était vu, superbe gerbe de froment, dominer d'autres gerbes plus modestes qui les représentaient, me vient naturellement à l'esprit en constatant la façon dont on vous accueille ici ce matin. Les frères de Joseph parlaient avec une inquiétude et une ironie jalouses. Votre famille et vos compatriotes témoignent d'une affection délicate, d'une respectueuse et ardente sympathie ; c'est en triomphateur qu'ils vous traitent.

La bourgade, déjà si coquette et pittoresque d'ordinaire, est admirablement décorée ; votre vieille église, si joliment assise à flanc de coteau et protégeant de sa masse imposante toute la paroisse groupée autour d'elle, est toute rajeunie pour vous accueillir ; avec quel goût et quelle profusion elle est ornée ! Le cœur de votre vénéré Curé s'y est dépensé sans compter pour préparer votre fête.

Que je suis heureux et fier de l'honneur qui m'est fait de dire les raisons et de dégager les leçons de ce triomphe ! Je le dois à votre affection, à la douce amitié de vos parents, à l'exquise délicatesse de Monsieur votre Curé. A tous mon merci !

Il y a longtemps, cher ami, que nous nous connaissons, depuis vos premières années, et cette longue amitié est la raison de ma présence et de ma participation à cette fête. Une fête, un triomphe : vos parents, vos compatriotes forment une couronne autour de vous, leur cœur est dans l'allégresse. Cette journée de votre Première Messe n'est-elle pas, après celle de votre ordination, la récompense de leur vie chrétienne, des exemples de vertu qu'ils vous ont donnés, le fruit surtout des prières adressées à Dieu et qui furent accompagnées de sacrifices de toutes sortes ?

Fête, triomphe ! « *Numquid rex noster eris aut subjiciemur tibi ?* Seriez-vous roi et serions-nous soumis à votre autorité ? » Oui, en vérité, vous êtes Roi, vous commanderez désormais au ciel et à la terre, et le ciel et la terre obéiront à votre voix.

Vous êtes Roi ; vous portez les marques de la Royauté, vous en avez les prérogatives et les devoirs... Puissiez-vous n'en avoir jamais les inquiétudes et les tristesses et ne connaître qu'un sacerdoce heureux.

I

1. Vous avez reçu une *formation royale*. Vous êtes l'élu de Dieu, c'est lui qui vous a choisi, qui a guidé vos pas, et ce Dieu, après l'élection, vous a préparé comme on prépare les rois, par une éducation, une instruction, une formation spéciales : les nombreuses années du Petit et du Grand Séminaire n'ont pas d'autre raison d'être ni d'autre but. En les exigeant, l'Eglise, dépositaire des dons et des vouloirs divins, sait que les lèvres du prêtre sont destinées à laisser couler et à distribuer la science, qu'elles doivent livrer le pain de la doctrine. Surtout et avant tout, elle a prétendu à former votre âme à la vie intérieure pour la façonner à l'image de Jésus-Christ. Ce tra-

vail urgent et nécessaire n'est jamais achevé, il ne se terminera qu'à la mort, nous ne l'ignorons pas, mais il importait de l'entreprendre et de le pousser aussi loin que possible. Au Grand Séminaire, du matin au soir, tout est ordonné à la conquête et au développement de l'esprit sacerdotal, de l'esprit royal de N.-S. Jésus-Christ. Nous avons puisé là la connaissance et l'amour de la Philosophie et de la Théologie, de l'Ecriture Sainte et des lois canoniques, qui ont orienté notre esprit, formé notre intelligence tout en l'ornant, provoqué les enthousiasmes de notre cœur, fixé les pieuses habitudes de la prière vocale et de l'oraison mentale.

Du matin au soir, nous avons été portés à nous entretenir de Dieu, initiés à ses grandeurs, à ses richesses, à ses bontés, à nous entretenir avec lui aussi, à en faire l'aimable compagnon de notre existence, à partager ses vues, à nous rendre aptes à l'exécution de ses desseins... Jésus est devenu pour nous l'ami, le confident, le conseiller, le Maître adorable et adoré, l'être vraiment et essentiellement vivant, qui a droit de gouverner le monde, celui dont notre royauté veut le triomphe et la gloire parce qu'elle est *sa* royauté.

2. Vous portez les marques, *les insignes de la Royauté*. Vous êtes un être, un homme à part.

Votre vêtement ordinaire vous sépare et vous distingue de la foule ; qu'il vous attire le respect des chrétiens ou le mépris des méchants, il leur rappelle à tous votre rôle et vous fait vous souvenir vous-même de votre dignité et de votre grandeur.

Aux heures de vos sublimes fonctions, vous gravissez les degrés de l'autel, vous vous asseyez sur un trône, vous édictez la loi du haut de la chaire; vous êtes paré de vêtements somptueux, insignes de votre noblesse, vous êtes entouré d'une cour, chacun s'incline sur votre passage, se courbe sous votre main bénissante et suit avec ferveur vos moindres mouvements que règle une étiquette admirable.

3. *Vous avez été sacré*, l'Huile sainte a coulé sur vos mains ; David et Saül n'en reçurent pas davantage et nos anciens monarques, dans la vieille et vénérable cathédrale de Reims, recevaient moins que vous : la puissance à eux conférée par le sacre ne leur attribuant nul pouvoir sur les âmes, encore moins sur Dieu. Oh ! les pouvoirs du prêtre, qui donc en eut jamais d'aussi grands !...

Vous allez, dans un instant, commander à Dieu lui-même en l'appelant dans l'Hostie, et il viendra, le pain ne sera plus du pain ; en l'appelant dans le calice, et le vin sera son sang.

Vous vous asseoirez bientôt au confessionnal, vous jugerez les âmes, et vos jugements seront sans appel, jugements de vie ou de mort ratifiés pour l'éternité ; et quelle vie et quelle mort ! « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez et retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » Vous aussi vous aurez les paroles de la vie éternelle.

4. Et *vous aurez un peuple à régir et à conduire*. A quoi servirait sans cela le pouvoir ? Et votre peuple sera immense, se composant de toutes les âmes qui réclament votre concours ou auxquelles vous serez envoyé par l'Eglise. Vous distribuerez à ce peuple le pain de la doctrine, vous lui enseignerez les volontés du Très-Haut, vous lui donnerez le Pain de vie... Vous serez son intermédiaire près de la Trinité sainte; vous présenterez ses prières et appellerez sur lui les bénédictions célestes. Vous serez pour tous le conseiller, l'ami, le confident.

Etrange et magnifique rôle du prêtre ! On vient à lui avec une confiance absolue, on lui découvre les secrets les plus intimes, et l'on attend de lui la parole qui éclaire, qui réconforte, qui console, autant que celle qui pardonne, qui relève et réhabilite.

Vous serez, d'une certaine façon, la conscience du monde en lui exprimant les vouloirs divins et en le guidant dans leur accomplissement.

II

Mais cette Royauté ne confère pas seulement des privilèges, elle crée des devoirs.

1. Et d'abord, *l'effort constant vers la saintete*.

L'harmonie est nécessaire entre la vie et la dignité du prêtre, il doit pouvoir dire à tous, comme S. Paul : « *Imitatores mei estote sicut et ego Christi,* soyez mes imitateurs comme je le suis moi-même du Christ... *Esto exemplum fidelium in verbo, in conversatione, in fide, in sanctitate*. Soyez l'exemple des fidèles dans votre discours, dans votre conversation, dans la manifestation de votre foi, par votre sainteté. » C'est une loi divine.

2. *Le zèle*. Vouloir sauver des âmes, c'est l'objectif du prêtre. Nous devons être des apôtres. Pour les âmes, mon cher ami, vos donnerez votre temps et vos forces jusqu'à l'épuisement, votre intelligence, votre cœur, votre vie s'il le faut ! Pour elles vous ferez monter vers le ciel votre prière, la prière qui attire la grâce, la prière qui incline Dieu à regarder favorablement la terre.

Vous savez bien, en effet, qu'on ne convertit pas les âmes avec des dons naturels, mais avec l'Esprit de Dieu. Eût-on toutes les qualités possibles, si ces qualités ne sont pas aidées et imprégnées de la vie divine, elles ne produiront rien. Rien ne peut remplacer l'Esprit de Dieu, cet Esprit qui a fait de tout temps les Apôtres et dont les frémissements agitaient S. Paul à la vue de l'idolâtrie : « *Incitabatur spiritus ejus in ipso videns idololatriæ deditam civitatem.* »

Tout cela explique le mépris que les saints ont toujours eu d'eux-mêmes, et qu'ayant opéré des merveilles, ils se sont estimés des serviteurs inutiles : « *Servi inutiles sumus, quod debuimus facere fecimus.* » (Luc, XVIII, 10).

3. *L'humilité*. S'estimer un serviteur inutile et se le dire dans l'intimité de son cœur avec conviction, ce n'est pas chose que les gens du monde acceptent ; l'humilité « est une vertu réservée au catholicisme, » a dit joliment le P. Lacordaire, et

dans le catholicisme elle doit être la marque plus spéciale du prêtre : « *Reges gentium dominantur eorum ; et qui potestatem habent super eos benefici vocantur. Vos autem non sic : sed qui major est in vobis fiat sicut minor, et qui præcessor est sicut ministrator.* » (Luc, xxii, 25-26). « *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.* » (Math., xi, 29). La raison de notre humilité, S. Paul l'exprime ainsi : « *Gratia sum id quod sum,* » et c'est aussi vrai de nous que de lui.

4. *L'obéissance.* Soucieux de la gloire de Dieu, conscient de son impuissance à la procurer, le prêtre ayant l'esprit de son état voudra encore être un obéissant. « *Promittis mihi et successoribus meis reverentiam et obedientiam ?* » vous a demandé l'Evêque au cours de votre ordination, et vous avez répondu : « *Promitto.* » — « *Pax Domini sit semper tecum,* » a conclu le prélat.

Respect et obéissance, deux mots et deux choses bien oubliées de notre époque ; nous avons, nous prêtres, devoir et mission de les lui rappeler et de lui en donner l'exemple comme Jésus l'a fait lui-même : « *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me.* » (Jo., iv, 34). « *Qui vos audit me audit, qui vos spernit me spernit.* » (Luc, x, 16). « *Posuit episcopos regere Ecclesiam Dei.* » (Act., xx, 28). « *Factus est obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.* » (Philipp., ii, 8).

* *

Je conclus et résume mon discours, mon cher ami et mes chers frères, en vous citant les paroles de l'*Imitation de J.-C.* : « Grand mystère et grande dignité des prêtres ! Vous possédez ce qui n'a pas été accordé aux anges. » (Liv. IV, c. v). Sublime et pleine d'honneur est votre fonction. Vous appelez par vos paroles sacrées le Dieu de Majesté. Vos lèvres le bénissent, vos mains le portent, votre bouche le reçoit et vous le donnez aux autres ! Oh ! que vos mains doivent être sans tache, que votre bouche doit être pure, que saint doit être votre corps, qu'immaculé doit être votre cœur dans lequel entre l'auteur de toute pureté ! » (Liv. IV, c. xi).

Dans l'admiration de tant de grandeurs, S. Ambroise appelle le sacerdoce « *Deifica professio,* » une profession divine. S. Bernard ne pense pas autrement qui dit : « Quelle dignité vous a conférée le bon Dieu ! Que grand est le privilège de votre ordre ! Il vous met au-dessus des rois, au-dessus de tous les ordres, au-dessus des anges et des archanges, des Trônes et des Dominations. » Et la tradition résume le tout dans cette parole qui est devenue dans l'Eglise un axiome : « *Sacerdos alter Christus,* le prêtre est un autre Christ ! » Soyez toujours, cher ami, un vrai Christ, un autre Jésus, et répandez partout le parfum de sa grâce et de sa vertu. Ainsi soit-il.

AVANT LES VACANCES

Aux élèves d'un pensionnat

LES DANGERS DU MONDE

Mes chers enfants,

Dans le temps où il achevait l'éducation du grand Dauphin de France, fils de Louis XIV, Bossuet, son précepteur, écrivait à un ami : « Vous seriez heureux si je vous disais les questions que me pose mon élève et le désir qu'il me fait paraître de bien servir Dieu. Mais le monde, le monde, le monde ! Les plaisirs, les mauvais conseils, les mauvais exemples ! Sauvez-nous, Seigneur, sauvez-nous ! J'espère en votre bonté, en votre grâce ! Vous avez bien préservé les enfants d'Israël de la fournaise ! »

Mes chers enfants, au moment où s'achève l'année scolaire, comment nous aussi, vos professeurs, vos maîtres, n'éprouverions-nous pas les mêmes inquiétudes ? Vous êtes maintenant bien disposés, vous paraissez animés d'une piété sincère, vous écoutez nos conseils, vous voulez les mettre en pratique. Très bien ! Mais les vacances, mais le monde ! ah ! que nous avons bien lieu de trembler pour votre persévérance !... Si vous deviez faire tout seuls un grand et lointain voyage en pays étranger, avant de vous laisser partir, vos parents vous feraient toutes sortes de recommandations, vous donneraient mille renseignements sur les pays qu'il vous faudrait traverser, de peur que vous ne fassiez fausse route ou qu'il ne vous arrive quelque fâcheux accident. Ne soyez donc pas étonnés si, avant votre départ en vacances, nous vous apprenons ce que c'est que le monde au milieu duquel vous allez vivre et comment vous devez vous y comporter.

I

Notre-Seigneur dans son Evangile, les saints et les maîtres de la vie spirituelle dans leurs écrits, les prédicateurs dans leurs sermons, parlent souvent du monde. Que faut-il entendre par là ? Il ne s'agit ici, vous vous en doutez bien, ni de l'univers avec ses cinq parties, ni de l'ensemble des hommes qui sont sur la terre. Le monde, du point de vue qui nous occupe, c'est la société qui nous entoure, où nous vivons, avec sa mentalité, ses idées, ses jugements, ses manières de voir. C'est en ce sens que l'on dit : aller dans le monde, faire son entrée, ses premiers pas dans le monde, être du monde ; ou bien, au contraire, renoncer, dire adieu au monde, se séparer du monde, n'être plus du monde.

Or, mes enfants, quand on lit l'Evangile, les écrits des Apôtres ou la vie des saints, on est frappé des termes sévères et indignés avec lesquels ils ont parlé du monde : « Ne vous inquiétez pas, dit Jésus à ses disciples, si le monde vous hait ; sachez qu'il m'a haï avant vous. » — « Malheur au monde à cause de ses scandales ! » dit-il une autre fois. Pour lui, il tient à déclarer qu'il n'est

pas du monde. « Je prie pour eux, ajoute-t-il en parlant de ses disciples, mais non pas pour le monde. »

Voilà une condamnation en règle et sur toute la ligne. Qui donc a valu au monde ces anathèmes ? L'apôtre S. Jean, le confident du Cœur de Jésus, va nous l'apprendre : « On ne trouve dans le monde, dit-il, que concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie, » c'est-à-dire amour des plaisirs grossiers, avarice et amour des richesses, vanité, ambition et désir des honneurs, toutes choses si opposées à l'esprit du christianisme, qui est un esprit de pureté, de détachement et d'humilité. « Oui, le monde est tout plongé dans le mal, » ajoute le saint apôtre, et de là il tire cette conclusion : « O mes bienaimés, n'aimez donc pas le monde, ni tout ce qui est dans le monde. »

S. Paul est du même avis. « Mes frères, dit-il, ne vous conformez pas aux exemples du monde, de peur d'être damnés avec le monde. » Imitez-moi : « Le monde est crucifié, mort pour moi, et moi je suis crucifié, mort au monde, » c'est-à-dire : Le monde et moi, nous sommes comme deux morts, l'un par rapport à l'autre, froids, immobiles, insensibles l'un pour l'autre.

Tous les saints parlent ainsi ; tous ont eu le monde en horreur, tous ont fui le monde, tous l'ont combattu comme un ennemi. Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de ce grand courant qui, dans les premiers siècles de l'Eglise, emporta dans les solitudes de l'Egypte, de la Thébaïde et de l'Arabie une multitude de chrétiens qui craignaient de ne pouvoir faire leur salut dans le monde, à tel point que certaines villes devinrent de véritables déserts et que certains déserts se peuplèrent d'habitants.

Si vous lisiez les écrits des saints Docteurs, vous y trouveriez, même dans les sermons qu'ils adressaient à tous les fidèles sans distinction, des exhortations pressantes à la vie solitaire, à la fuite du monde. Pourquoi ? Si vous demandez à Tertullien ce qu'il craint pour nous dans le monde : « Tout, vous répondra ce grand homme, tout, jusqu'à l'air qu'on y respire et qui est infecté par tant de mauvais discours et de maximes antichrétiennes. »

Aussi bien, qu'avons-nous promis à Dieu lors de notre baptême, lorsque nous avons été faits chrétiens ? Nous avons renoncé aux pompes de Satan. Or que faut-il entendre par là ? Le catéchisme nous apprend qu'il s'agit ici des maximes et des vanités du monde. Nous avons donc promis de les détester. Mais cette promesse si solennelle, qui nous a introduits dans la société des fidèles, ne sera-t-elle donc qu'une comédie, une dérision sacrilège ? Le renoncement au monde est essentiel au salut de chaque chrétien : voilà la vérité, voilà la règle.

II

Cette condamnation vous paraît sans doute bien sévère. Elle n'est que trop juste, ainsi que vous allez le voir. Entre le monde et Jésus-Christ, entre l'esprit du monde et l'esprit de Jésus-Christ, il y a opposition, il y a contradiction, il y a incompatibilité absolue.

Que dit le monde ? Qu'il faut amasser de l'argent, s'enrichir, faire fortune, qu'on est heureux quand on est riche, que l'argent c'est tout. Que dit Jésus-Christ ? « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice... Bienheureux les pauvres volontaires, qui ont le cœur détaché des richesses, car le royaume des cieux leur appartient. »

Que dit le monde ? Qu'il faut arriver, se pousser aux honneurs, se faire une brillante situation. Que dit Jésus-Christ ? « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ?... Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. »

Que dit le monde ? Que la toilette est une affaire capitale. Que dit Jésus-Christ ? « Vanité des vanités, tout est vanité, hormis aimer Dieu et le servir tout seul. »

Que dit le monde ? Qu'il faut mener une vie douce, faire bonne chère, ne se priver d'aucun plaisir. Là où il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir. Que dit Jésus-Christ ? « Bienheureux les cœurs purs... Le royaume des cieux souffre violence. »

Que dit le monde ? Venez à mes fêtes, à mes danses, à mes théâtres, riez, couronnez-vous de roses. Qui sait si vous vivrez encore demain ? Que dit Jésus-Christ ? « Bienheureux ceux qui pleurent. Malheur à vous qui riez, vos rires se changeront en larmes. »

Que dit le monde ? Qu'il faut que jeunesse se passe. Que dit Jésus-Christ ? Qu'il faut donner à Dieu les prémices de sa vie. Et lui-même en témoigne qui passe sa jeunesse dans le travail, l'obéissance et l'humilité.

Que dit le monde ? Etes-vous donc un moine, une religieuse, un prêtre pour vous assujettir à une vie de prière et de sacrifices ? Que dit Jésus-Christ ? « Oh ! que la porte est petite et la voie étroite qui conduit à la vie éternelle !... Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés. »

Que dit le monde ? Qu'il ne faut pas se singulariser par des communions si fréquentes, par des prières si multipliées. Que dit Jésus-Christ ? « Si quelqu'un rougit de moi devant les hommes, je rougirai de lui devant mon Père... Ne craignez pas, petit troupeau, car il a plu à votre Père du ciel de vous donner son royaume. »

Que dit le monde ? Qu'il faut dissimuler, ruser, biaiser, plaider le faux pour connaître le vrai, cacher sa pensée, se contrefaire. Que dit Jésus-Christ ? « Si l'on vous interroge, vous répondrez : oui, si c'est oui ; non, si c'est non. »

Que dit le monde ? Qu'il ne faut pas se laisser insulter, qu'il faut se venger. Que dit Jésus-Christ ? « Bienheureux les doux, les pacifiques... Rendez le bien pour le mal... Priez pour vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous persécutent... Si l'on vous demande votre manteau, donnez en plus

votre tunique. Si l'on veut vous obliger à faire cent pas, faites-en mille. »

III

Vous le voyez : entre Jésus-Christ et le monde, l'opposition est flagrante, irréductible. Eh bien ! qui a raison, Jésus-Christ, ou le monde ?

Au premier abord le monde paraît plein de charmes, sous les couleurs les plus riantes, avec les attraits les plus séduisants : ce ne sont que fêtes et que plaisirs. Défiez-vous. C'est une illusion. Cela vous paraît ainsi parce que vous ne voyez que la face, que l'extérieur, que le dehors du monde. Sa face est rose, mais son âme est noire. Il y a dans le monde, comme dans le feu, ce qui brille et ce qui brûle. Ce qui brille, c'est la beauté, la richesse, le luxe, l'éclat de rire ; ce qui brûle, c'est la passion, c'est la jalousie, l'ambition, l'orgueil, le remords. Parcourez un journal : de quoi est-il rempli ? Du récit des fraudes, des vols, des diffamations, des meurtres qui déshonorent la société. Et si vous pénétrez plus avant dans le monde, que d'ennemis, que de jalousies, que de rancunes, que de lâchetés, que de turpitudes, que de scandales !

Croyez-vous au bonheur des partisans du monde ? Ah ! quelle illusion ! Qui dira tout ce que l'acquisition et la possession des richesses occasionnent de préoccupations, de soucis, de larmes, de déceptions de toutes sortes ? Qui dira ce que la poursuite des honneurs exige de démarches habiles pour y arriver, et de diplomatie consommée pour s'y maintenir une fois qu'on y est arrivé ? Qui dira enfin quelles maladies humiliantes et cruelles, quelles honteuses infirmités engendrent les satisfactions coupables des sens et les excès d'une jeunesse passée dans la débauche ! O prétendus plaisirs du monde, combien vous coûtez cher ! Et que la joie que vous procurez est peu de chose, comparée à l'amertume et à l'affliction d'esprit que vous laissez au fond du cœur de l'homme !

Mais admettons pour un instant que le monde fasse des heureux. Quel genre de bonheur leur donne-t-il ? Des jouissances brutales et grossières, de gros rires, des titres ronflants, des liasses de billets de banque, des piles de pièces d'argent et d'or. Serait-ce donc là le bonheur que vous rêviez, le terme de vos ambitions ? Quoi ! vous n'avez pas d'aspiration plus noble que celle-là, de besoins plus élevés, de désirs plus magnifiques ? Je vous plains sincèrement de vivre dans ce terre à terre, sans idéal, sans un regard vers le ciel !

Sursum corda ! Elevez vous, de grâce, et décidez-vous à suivre Jésus qui vous appelle à son service. De prime abord, ce divin Maître paraît sévère et exigeant, mais ce n'est qu'une sévérité apparente. « Prenez mon joug sur vos épaules, nous dit-il, mon joug est suave et mon fardeau léger. » Parole on ne peut plus vraie. Oh ! qu'il y a de la joie, en effet, à aimer et à servir le bon Dieu ! Où sont-ils, les vrais heureux de ce monde ? Dans les monastères et parmi les fervents chrétiens. N'en avez-vous pas fait vous-mêmes maintes et maintes fois la douce expérience ? Quels ont été dans votre vie les jours les plus beaux, les plus heureux ? Ne sont-ce pas les jours où vous pouviez vous rendre dans l'intime de vos âmes ce témoignage : « J'ai rempli consciencieusement tous mes devoirs, j'ai fait tout mon possible, Dieu doit être content de moi » ?

Mais admettons encore que l'âme pieuse ne reçoive point sa récompense ici-bas, qu'elle ne rencontre sur la terre que croix, que souffrances de toutes sortes. Possible, mais quel dédommagement Dieu lui réserve dans l'éternité ! Ah ! au jour du jugement dernier, les mondains reconnaîtront leur erreur. « Nous nous étions trompés, diront-ils. Insensés que nous étions, nous regardions les chrétiens fervents comme des fous, et c'étaient les vrais sages. A eux le ciel, à nous l'enfer ; à eux le bonheur éternel, à nous l'éternelle malédiction ! »

IV

Et maintenant, mes enfants, quelle conclusion allez-vous tirer de cet entretien ? Qu'il faut vous retirer du monde, vous enfuir dans la solitude, vous enfermer dans un couvent, vivre comme des moines ou des religieuses ? Non, mes enfants, Dieu ne vous demande point ce sacrifice. Restez dans le monde, mais sans en partager les erreurs. « Nous autres chrétiens, dit l'apôtre S. Paul, nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit qui vient de Dieu. » Ce n'est donc pas de gémir sur le monde qu'il s'agit. Il faut l'affronter de pied ferme, vous y mêler résolument. Et voici mon conseil à ce sujet.

Dès le premier pas que vous ferez dans le monde, montrez-vous-y tels que vous êtes, c'est-à-dire chrétiens, franchement, ouvertement. En entrant dans ces eaux nouvelles, hissez votre pavillon et exigez qu'on le respecte. Dès la première parole, dès la première rencontre, dès la première tentation, prononcez-vous énergiquement. Le prophète Jonas s'embarquant pour Tharsis, l'équipage lui demande : « Ton nom, ton pays ? » — « Je suis hébreu ! » répond-il aussitôt. « Je suis chrétien ! » devrez-vous répondre, vous aussi, et cette réponse, toute votre conduite la fera pour vous. Vous êtes chrétien ? donc vous prierez, vous ferez le signe de la croix, vous vous confesserez, vous paraîtrez à l'église et à la table sainte, vous ferez les œuvres d'un vrai chrétien. Oui, mes enfants, il faut se compromettre tout de suite, afin de s'ôter à soi-même le désir et la possibilité d'une honteuse retraite. En vous affichant ainsi, du premier coup vous serez jugés, classés pour la vie. On se le tiendra pour dit, votre liberté sera conquise, personne n'osera plus y toucher.

Mais une fois engagés dans le monde, quel sentiment devrez-vous avoir pour lui ? De la haine, de l'amour ? Ni l'un ni l'autre exclusivement, mais un sentiment formé des deux à la fois, comme un mélange de haine et d'amour, d'aversion et d'attraction, quelque chose qui ressemble assez à cette pitié qu'éprouve la Sœur de charité dans nos hôpitaux envers le malheureux auquel

elle prodigue ses soins. Les nécessités repoussantes de la maladie lui soulèvent le cœur ; c'est avec des nausées difficilement réprimées qu'elle panse les plaies hideuses que souvent le vice a creusées. Cependant elle aime le patient qui, sous ses yeux, souffre et gémit. Sa conscience et sa foi matant la nature, la persuadent de mettre la douceur, la patience, le dévouement et l'abnégation là où, par instinct, il n'y aurait de sa part que répugnance et que dégoût.

Voilà aussi, mes enfants, quel doit être votre rôle vis-à-vis de ce gangrené qu'on appelle le monde, rôle tout de compassion, tout de désir d'apporter à ce blessé de la vie le remède à ses maux. Prêtez-vous donc au monde, mais pour le ramener à Dieu, le guérir, le sauver. « Vous êtes la lumière du monde, » a dit Notre-Seigneur à ses disciples, sa lumière par l'exemple de vos vertus. « Que votre lumière luise devant les hommes, de telle sorte qu'ils voient vos bonnes œuvres, qu'ils glorifient votre Père du ciel, » et qu'ils vous suivent dans la voie que vous leur tracerez.

* *

Allez donc dans le monde, jeunes chrétiens, revêtus de la force même de Dieu, sans vous laisser captiver par le monde. Et pour cela, emmenez avec vous deux compagnes immortelles : la modestie et la charité, la modestie qui vous mettra en garde contre les pièges et les dangers du monde que je vous ai signalés sans en rien omettre, et la charité qui vous fera aimer le monde quand même, parce qu'il porte des âmes, et que ces âmes, vous devez les sauver. Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

II

FIDÉLITÉ

... Toutes les exhortations que je puis vous adresser, toutes les consignes que vous devez emporter de cette cérémonie, je les résumerai dans ce mot : *Fidélité.*

1. Fidélité l'un à l'autre d'abord, dont vous avez le parfait exemplaire dans l'union intime et profonde de Jésus-Christ avec son Eglise. Pour demeurer inébranlable, cette fidélité doit résulter non pas seulement de l'unité de vos corps, mais encore de l'unité de vos intelligences, de vos volontés et de vos cœurs. Celui qui contracte mariage fait de tout son être un don total et définitif que ne sauraient affaiblir ni les vicissitudes du temps, ni les épreuves de la vie, ni les regrets du passé, ni les soucis de l'avenir.

Et ce don de soi ne va pas, vous le concevez, sans une importante contribution de sacrifices de la part de ceux qui s'engagent dans les liens sacrés du mariage. Il en coûte de faire abdication de ses idées personnelles, de renoncer à ses volontés propres, de résister aux entraînements de son cœur pour que s'accomplisse dans la plus parfaite harmonie l'œuvre de Dieu.

Ces sacrifices, vous les consentirez, j'en suis convaincu, d'abord parce que c'est votre devoir et que vous avez été formés dans vos familles à respecter scrupuleusement toutes ses obligations ; et puis parce qu'il y va de la solidité de l'œuvre que vous voulez entreprendre et de votre bonheur réciproque.

Quelle récompense surabondante, d'ailleurs, sera la vôtre, si vous conservez dans son intégrité la foi que vous vous promettez aujourd'hui ! Quelle félicité, en effet, et quelle consolation, pour deux époux étroitement unis, de marcher dans la vie la main dans la main, de mettre en commun leurs joies et leurs peines, d'allier les ressources de leurs intelligences, la puissance de leurs volontés et les richesses de leurs cœurs pour se rendre plus léger le fardeau de la vie, s'édifier mutuellement, se dévouer sans compter à pourvoir aux besoins des enfants auxquels ils ont donné le jour et à former à la vertu et à la piété ces petites âmes si délicates !

2. Ensuite, mes chers enfants, fidélité envers Dieu. Il est le Dieu qui a réjoui votre jeunesse ; vous avez appris à balbutier son nom sur les genoux de vos pieuses mères, vous avez été accoutumés à le respecter, à l'aimer et à le servir au sein des foyers chrétiens où vous avez grandi, dans les écoles libres auxquelles vos parents vous ont confiés et où prêtres et religieuses se sont appliqués à développer en vous le germe des belles vertus chrétiennes, dans vos églises paroissiales où vous avez prié avec ferveur et reçu si souvent le Sacrement qui fait les forts. Et tous ces bienfaits, que Dieu vous a prodigués de préférence à tant d'autres, vous ont été d'un incomparable secours pour remplir votre devoir quotidien. Mais demain le fardeau du devoir sera plus pesant encore qu'il ne l'était hier, car l'état de mariage, dans lequel vous entrez, augmente vos obligations et vos responsabilités, et plus que jamais il vous faudra, pour y faire face, le secours d'En-Haut. Ce secours ne vous manquera pas, si vous restez fidèles au Dieu de votre baptême et de votre première communion et si vous continuez à puiser dans la prière et les sacrements les forces dont vos âmes auront un si impérieux besoin.

Aussi bien, vous le savez, le Christ est le Roi des sociétés comme des individus, et vous aurez par conséquent à cœur de l'établir comme le Maître suprême et le Protecteur du foyer que vous fondez. Vous donnerez la preuve de votre dépendance vis-à-vis du souverain Roi par un souci constant de ne jamais transgresser ses lois et ses commandements, de sanctifier toutes vos actions en mettant par-dessus tout son bon plaisir et sa sainte volonté, et très particulièrement par la vigilance et le zèle que vous manifesterez pour former l'âme des enfants que la Providence voudra bien vous accorder. Instaurer et développer dans de jeunes âmes l'amour de Dieu et préparer par là des élus pour le ciel, est-il une tâche plus noble, plus capable d'exciter votre enthousiasme et de susciter dans vos cœurs une généreuse ardeur ?

3. Et cette fidélité envers Dieu entraînera nécessairement de votre part la fidélité envers son épouse la Sainte Eglise.

Vous serez, je veux l'espérer, des paroissiens modèles, donnant à tous l'exemple de la ponctualité dans l'accomplissement de vos devoirs religieux, de l'obéissance aux directives des pasteurs qui ont reçu du ciel la charge de vos âmes, et du

dévouement aux œuvres paroissiales. Nul n'a le droit, à l'époque que nous traversons, de se désintéresser des œuvres d'apostolat ; vous vous y êtes initiés, vous surtout, Mademoiselle, au cours des années qui viennent de s'écouler : vous continuerez, dans toute la mesure du possible, d'être les auxiliaires du clergé pour travailler à la restauration chrétienne de notre société désemparée, et vous ne tomberez pas dans ce défaut si fréquent : de jeunes gens qui, avant de contracter mariage, faisaient l'admiration de leurs paroisses pour leur charité et leur zèle et qui, une fois liés l'un à l'autre, s'enferment dans je ne sais quel égoïsme à deux, laissant à d'autres le soin de coopérer au salut de leurs frères.

4. Enfin, mes chers enfants, fidélité à l'égard de vos parents.

Vous allez vous vouer l'un à l'autre un amour qui doit primer toutes vos affections humaines ; mais vous avez le cœur assez grand, n'est-il pas vrai ? pour conserver aux auteurs de vos jours un indéfectible attachement et une profonde reconnaissance pour les trésors d'affection et de dévouement qu'ils ont dépensés à votre endroit. Ce n'est d'ailleurs pas sans un très grand serrement de cœur que vos parents si aimants voient venir l'heure de la séparation.

Laissez-moi souligner qu'à cet instant, qui marque le tournant le plus important de vos existences, ils ne vous laissent point partir sur le chemin de la vie sans vous léguer un important héritage de probité, d'honneur, de travail et de dévouement à la cause de Dieu et du pays. Dans ces foyers chrétiens qui furent les vôtres et qu'a vivifiés la plus pure atmosphère religieuse, vos oreilles n'ont entendu que des entretiens édifiants, et vos yeux ne furent témoins que des plus beaux exemples ; vous y avez vu mis à l'honneur tout ce qui fait les unions saintes et fortes : l'amour conjugal élevé et sanctifié par la grâce de Dieu, l'estime de la paternité et de la maternité, l'oubli de soi, la rectitude et la simplicité de la vie, le culte des vertus familiales. La paix et la concorde qui ont régné autour de vous et le bonheur dont toutes ces vertus ont été la source vous ont persuadés, ce que l'Eglise ne cesse de prêcher, que Dieu est la pierre angulaire de tout édifice solidement établi, et que celui qui veut construire sans cette assise inébranlable bâtit sur le sable.

Cet héritage précieux d'honneur et de vertu qui vous est aujourd'hui confié, vous le garderez intact et vous vous efforcerez de le faire fructifier encore, afin que se maintiennent dans notre pays les vertus ancestrales qui ont fait, jusqu'à présent, la force et la grandeur de notre race.

Ce sera là pour vous une tâche difficile, ne vous le dissimulez pas, et qui vous demandera de continuels et de généreux sacrifices : il vous faudra supporter sans défaillance les attraits du mal, fermer les oreilles et les yeux à toutes les sollicitations perverses qui s'étalent au grand jour dans notre société paganisée, affronter peut-être les railleries et les sarcasmes qui accablent la vertu.

Contre tous ces assauts vous saurez vous souvenir de l'éducation chrétienne que vous avez reçue, et considérer Dieu seul comme votre guide et votre appui. Sa grâce ne vous fera point défaut ; elle va vous être accordée dans toute sa plénitude par le grand sacrement que vous allez recevoir ; vous promettrez, avec toute la générosité dont vous êtes capables, de rester fidèles, votre vie durant, à cet inestimable bienfait.

Les prières de ceux, nombreux, qui vous portent intérêt et affection s'uniront aux vôtres. Vous avez l'avantage de compter dans votre très proche parenté plusieurs prêtres, missionnaires et religieux qui porteront votre souvenir au Saint Autel. L'un de vos oncles va précisément dans quelques instants offrir à votre intention la Victime Sainte. A ses prières se joindront celles de vos parents si chrétiens et de toute cette assistance d'amis qui ont tenu à vous marquer par leur présence toute leur sympathie.

Oh ! daigne le Seigneur exaucer toutes ces supplications ! Que le Dieu de votre baptême et de votre Première Communion vous protège ! Que N.-S. Jésus-Christ qui va descendre sur l'autel vous comble de ses grâces ! Que la Vierge très sainte vous garde sous son aile maternelle ! Enfin que le Seigneur accueille les vœux que forme cette assemblée pour que descendent sur vos corps et sur vos âmes, sur votre présent et sur votre avenir, ses plus abondantes bénédictions ! Ainsi soit-il.

LES FÊTES DE L'ÉGLISE

LXXVII

SAINT PAUL

« Je sais en qui j'ai cru et j'ai la certitude qu'il a le pouvoir de garder mon dépôt (le dépôt de la doctrine chrétienne) jusqu'au jour du jugement. » (II Tim., I, 12). C'est ce que chante l'Introït de la messe de S. Paul. Car l'Eglise a voulu que S. Paul eût aussi sa fête le lendemain de celle du Prince des Apôtres.

I

Après sa conversion près de Damas, Paul, qui ne connaissait pas Jésus-Christ, mais qui l'a vu enfin, qui a été choisi comme apôtre, est instruit par le Sauveur lui-même, et il va communiquer aux Gentils le dépôt qu'il a reçu. Il se rend à Jérusalem, « pour voir Pierre, » et comme il excite encore des défiances, Barnabé le présente aux disciples qui l'accueillent. Cependant il n'est pas en sûreté à Jérusalem, où il a pour ennemis déclarés ses anciens amis, les Juifs hellénistes. Jésus lui apparaît encore et lui dit : « Va ; je t'enverrai vers les nations lointaines. » (Act., XXII, 21). Et il retourne à Tarse, qui devient son centre d'opérations pour évangéliser la Syrie et la Cilicie.

Il y consacre deux années (40-42). Barnabé vient encore le prendre pour le conduire à Antioche, où ils prêchent pendant un an avec un tel succès que les croyants deviennent multitude et que c'est là que la voix populaire les appelle « *chrétiens,* » ou fidèles du Christ. (Act., XI, 26). De là ils reviennent ensemble à Jérusalem, pour y apporter une collecte en vue d'une famine qu'avait annoncée le prophète Agabus. Ils ramènent avec eux à Antioche Jean-Marc, cousin de Barnabé, continuent à organiser cette Eglise modèle où ils demeurent encore plusieurs années et y préparent les missions lointaines auxquelles l'Esprit-Saint les destine.

Un jour, dans l'assemblée des croyants, l'Esprit-Saint parle : « Séparez-moi Saul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés. » (Act., XIII, 2). Et, vers l'an 47, ils partent avec Jean-Marc

pour l'île de Chypre, la patrie de Barnabé. C'est la première mission de S. Paul.

Il aborde à Salamine, traverse toute l'île pour gagner Paphos, où réside le proconsul romain Sergius Paulus, qu'il convertit, malgré les intrigues d'Elymas le Mage, et de là gagne l'Asie Mineure. Il évangélise Pergé et songe à pénétrer dans les montagnes. Cela effraie Jean-Marc, qui revient à Jérusalem, ce qui cause une grande peine aux deux apôtres. Ils se rendent à Antioche de Pisidie, où ils prêchent avec succès dans les synagogues. Les Juifs, jaloux, les en font chasser. Ils vont à Iconium, en Lycaonie, puis à Lystres, où Paul guérit un homme perclus des jambes. Les habitants ravis voient en Barnabé Jupiter et en Paul Mercure. Mais les Juifs les ont poursuivis. Paul est lapidé, et les deux apôtres partent pour Derbé où ils font beaucoup de disciples, reviennent à Lystres pour y fonder l'Eglise, et retournent à Antioche de Syrie, où ils racontent les merveilles de leur mission.

Ils y séjournent et pendant ce temps se tient le concile de Jérusalem, où se traite la grave question de savoir si les païens convertis doivent se soumettre aux observances mosaïques. Elle se résout en faveur de la liberté (52). Les deux apôtres d'ailleurs se sont rendus à Jérusalem, avec le jeune disciple Tite, et Paul prêche énergiquement pour que les Gentils soient affranchis des entraves de l'Ancienne Loi. Deux membres influents de l'Eglise-mère, Juda et Silas, sont chargés de porter en Syrie et en Cilicie cette charte d'affranchissement.

Silas s'attache à Paul. Celui-ci veut revoir ses jeunes communautés d'Asie Mineure, et propose à Barnabé d'y retourner dans une deuxième mission. Barnabé y consent, mais veut emmener Jean-Marc, qui a fait défection dans la première. Paul refuse, parce que le cousin de Barnabé a mis la main à la charrue, mais ensuite a regardé en arrière. Barnabé se sépare donc de l'Apôtre des Gentils, qui part avec Silas.

Cette brouille d'ailleurs ne dura pas. Jean-Marc lutta contre ses frayeurs et son inconstance, et il deviendra l'Evangéliste S. Marc. Un jour il viendra consoler dans sa prison le grand Apôtre qui lui rendra le plus beau des témoignages. (Col., IV, 12).

Paul alla donc fortifier les Eglises de Syrie et de Cilicie, retourna à Derbé, Lystres et Iconium. A Lystres, il prit avec lui le jeune Timothée, fils d'une juive chrétienne et d'un père païen. Sa mère Eunice et son aïeule Loïs étaient deux saintes femmes qui l'avaient élevé dans les principes chrétiens que Paul leur avait enseignés.

Il se dirige sur la Mysie et veut pénétrer en Bithynie, mais l'Esprit-Saint s'y oppose, alors il se porte vers Alexandrie de Troade, non loin des ruines de Troie. Là il hésite entre la Mysie et Ephèse. Un Macédonien lui apparaît en songe et lui dit : « Viens à notre aide ! »

Il aborde alors à Néapolis, en Europe, et évangélise Philippes, qui fait partie de la Macédoine. Il est accueilli par la douce et bonne Lydie, marchande de pourpre. Paul exorcise une jeune esclave possédée du démon, qui servait de gagne-pain à ses maîtres. Paul et Silas sont jetés en prison, parce qu'ils prêchent des divinités nouvelles. Mais un tremblement de terre éclate la nuit, les magistrats effrayés viennent ouvrir la porte de leur prison ; Paul refuse de sortir et exige une réparation d'honneur. On les supplie alors de quitter la ville, pour éviter des troubles. L'Apôtre réunit les chrétiens chez Lydie, leur fait ses adieux et passe à Amphipolis et Apollonie pour se rendre à Thessalonique. Dans cette cité, il parle aux synagogues, il prouve aux Juifs que Jésus est le Messie, se fait chasser par les irréductibles partisans de la loi de Moïse et se réfugie chez un honnête israélite, Jason, chez qui il demeure plusieurs semaines. Là ses chers Philippiens lui envoient des secours d'argent. Caïus, Aristarque et Secundus sont gagnés par sa parole ardente. Les Juifs, par vengeance, assaillent la maison de Jason ; la nuit suivante, les frères mènent Paul et Silas hors de la ville et les font conduire à Bérée. (Act., XVII).

Les Juifs de Bérée reçoivent avec bonheur la parole de Dieu, mais ceux de Thessalonique ont découvert la présence des apôtres et ils fomentent des troubles. Alors Paul, laissant à Bérée Silas et Timothée, fait voile pour Athènes.

Là il se trouve seul dans une ville inconnue ; il y mande ses deux disciples. En attendant, il parcourt la cité, l'Acropole, avec son peuple de statues merveilleuses mais statues idolâtriques. Cela le met hors de lui-même, d'autant que ces hommes cultivés et frivoles refusent de l'entendre et surtout de réfléchir.

Timothée et Silas arrivent bientôt, lui apportant de bonnes nouvelles de Thessalonique. Il envoie Timothée féliciter les fidèles de cette cité et il quitte Athènes pour Corinthe, désolé de n'y laisser que deux convertis, Denys l'Aréopagite et une femme de condition, Damaris.

Tous ces travaux ne lui ont guère demandé plus d'une année. Il arrive à Cenchrées, le port de Corinthe, à l'automne de 53. Il trouve à Corinthe une population avide de connaître la vérité, et s'établit chez Aquilas et Priscille, juifs originaires du Pont, qui venaient d'être chassés de Rome par l'édit de Claude qui expulsait les Juifs de la cité (52). Il travaille chez eux à fabriquer des tentes et, les jours de sabbat, parle dans les synagogues, aidé de Silas et de Timothée, qui sont venus le rejoindre. Mais les Juifs, toujours irréductibles, s'opposent à sa prédication. Il enseigne alors dans la maison de Titus Justus et opère de nombreuses conversions dans les familles de Stephanas, de Crispus, de Caïus qu'il baptise lui-même, et chez la riche et dévouée veuve Chloé. Il y reste dix-huit mois et c'est de là qu'il écrit ses lettres aux Thessaloniciens. Les Juifs le traduisent devant le tribunal de Gallion, qui les renvoie, ne voulant pas se mêler de disputes de doctrine. Paul alors fait vœu de célébrer les Pâques prochaines à Jérusalem et il fait ses adieux à sa chère Eglise de Corinthe, qu'il laisse très florissante.

II

Son vœu accompli à Jérusalem, il prépare sa troisième mission. Il veut évangéliser l'Asie, dont Ephèse est la clef, puis Rome. Il revoit ses premières chrétientés de Lystres, d'Antioche de Pisidie, puis celles de Phrygie et gagne Ephèse, où il retrouve Aquilas et Priscille. Il y enseigne pendant trois ans. C'est là qu'il apprend les troubles de Corinthe et qu'il écrit ses fameuses lettres. Inquiet de l'effet qu'elles produiront, il y envoie Timothée qui réussit à y ramener un moment la paix. Alors a lieu une émeute des païens, à la suite de laquelle il se rend à Troade, en juin 57, où Tite vient lui annoncer la fin des troubles de Corinthe et le repentir des égarés. Son cœur est soulagé d'un grand poids et il revient à Corinthe, en route pour Jérusalem où il

apporte une nouvelle collecte des Eglises qu'il a fondées en Macédoine et en Asie. Apprenant que les Juifs veulent le tuer pendant le voyage, il change son itinéraire, fait en passant ses adieux à Milet où il a mandé les anciens d'Ephèse et leur dit, à leur grande tristesse : « Vous ne reverrez plus mon visage ! » (59).

A Jérusalem, il se heurte aux vieilles préventions des judéo-chrétiens, qui prétendent qu'il est l'ennemi de la loi de Moïse et qui lui demandent d'aller au Temple avec quatre hommes qui ont contracté un vœu, afin qu'on puisse dire que, lui aussi, observe la Loi. Il y consent par charité. Mais des Juifs d'Asie le reconnaissent au Temple, ils le voient en compagnie d'un Gentil, Trophime d'Ephèse : « Voilà, s'écrient-ils, un profanateur du Temple ! Il introduit des païens dans le sanctuaire ! » Le tribun Lysias, pour le sauver de leurs mains fanatiques, le fait enfermer dans l'Antonia d'où il l'envoie au procurateur Félix à Césarée, sous bonne garde. Il y demeure deux ans (59-61).

Festus, le successeur de Félix, reprend l'accusation et lui propose de le reconduire à Jérusalem, devant le Sanhédrin. Paul refuse, sachant qu'il était condamné d'avance, et, en sa qualité de citoyen romain, il demande à être jugé à Rome : « Tu en as appelé à l'empereur, lui dit Festus, tu iras à l'empereur. »

S. Luc et Aristarque de Thessalonique s'embarquent avec lui. Le centurion Julius est plein d'égards pour lui. L'hiver arrive : Paul conseille d'hiverner sur la côte méridionale de Crète, on ne l'écoute pas, et une tempête terrible, qui dure quatorze jours, les pousse à Malte (février 62). Au printemps, l'Apôtre arrive à Rome, où il est remis aux mains du préfet du prétoire, Burrhus. En attendant son jugement, il est confié à un soldat qui le garde à vue, et il peut choisir un logement où ses amis viennent le voir. Il confère avec les Juifs qui ne veulent pas l'entendre ; alors il exerce son apostolat sur les païens. Il a des disciples jusque dans le palais de Néron. Après deux années d'attente, il est acquitté et rendu à la liberté.

S. Luc termine ici brusquement son récit et nous n'avons aucun document précis touchant les dernières années du grand Apôtre. Plusieurs prétendent qu'il retourna en Orient et même qu'il évangélisa l'Espagne. Rien de certain. En l'an 66, nous le retrouvons en prison à Rome, pour la cause du Christ. On instruit un second procès contre lui. Dans sa seconde lettre à Timothée, il se plaint d'être seul, abandonné. Luc est seul avec lui, il a envoyé les autres en mission. Il demande à Timothée de venir à Rome et d'amener avec lui Marc, qui lui sera utile pour son ministère. Il a le pressentiment que sa mort est proche. Il a déjà comparu une première fois dans son second procès, où il était accusé sans doute d'avoir introduit à Rome un culte étranger. Personne ne l'a accompagné, aucun chrétien n'est venu déposer en sa faveur. « Mais le Seigneur m'a assisté et fortifié, écrit-il, afin que la prédication fût pleinement remplie par moi et que tous les païens l'entendissent, et j'ai été délivré de la gueule du lion. Le Seigneur me délivrera de toute œuvre mauvaise et il me sauvera en me faisant entrer dans le royaume céleste. » (IV, 17-18).

La lettre respirait la tristesse, mais aussi la confiance : « J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi. Il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne de justice qui m'est réservée. Le Seigneur, le juste Juge, me la donnera en ce jour-là, et non seulement à moi, mais à tous ceux qui auront aimé son avènement. » (IV, 7).

Il eut la joie de retrouver S. Pierre et ensemble ils continuèrent leur apostolat dans la prison Mamertine, ensemble ils partirent pour le supplice. Paul fut décapité aux Eaux Salviennes, aujourd'hui Trois Fontaines, le 29 juin de l'an 67, suivant la date indiquée par Eusèbe.

Il fut le plus extraordinaire des Apôtres, choisi par Jésus-Christ même pour instruire les Gentils. Quoique Pharisien ardent, il a compris la vanité des pratiques de l'Ancienne Loi et il l'enseigne hardiment. Il ne connaît pas les ménagements, il ne connaît que la vérité. Il n'avait aucun prestige extérieur, mais en revanche une dialectique puissante, une volonté indomptable, une conviction souveraine, un amour du divin Maître que nul saint n'a dépassé. Il prêche, il exalte le nom de Jésus. Cet homme timide agit et juge avec une audace et une décision incroyables et en même temps il est doué d'une sensibilité exquise, maternelle. Nul n'a souffert plus que lui, parce que nul n'a aimé comme lui. Il a aimé surtout Jésus, et avec quelle sincérité il appelait la mort pour être avec lui : *Cupio dissolvi.*

LXXVIII

LA FÊTE DU PRÉCIEUX SANG

La fête du Précieux Sang, qui se célébrait le premier dimanche du mois, a été fixée au premier juillet.

I

Depuis le Jeudi Saint, où fut instituée la Sainte Eucharistie. où le Sauveur distribua à ses apôtres « le calice de son sang, » depuis le Vendredi Saint, où fut versé ce sang divin pour la Rédemption du monde, l'Eglise n'a cessé de nous rappeler devant les autels pour y adorer la Sainte Eucharistie à la Fête-Dieu et aussitôt après le cœur de Jésus, le réservoir sacré du sang du Sauveur. Elle nous y rappelle encore pour nous faire méditer sur la vertu infinie du sang du Christ, miséricordieux et purificateur.

Cette fête a une origine récente. Pie IX, chassé de Rome en 1848, se réfugia sur le rocher de Gaète. L'armée française apparut bientôt sous les murs de la Ville Eternelle pour combattre la Révolution. Les 28, 29 et 30 juin, en la fête des SS. apôtres Pierre et Paul, elle se rendit maîtresse des remparts et, le 2 juillet, elle entrait triomphante à Rome. Dans sa reconnaissance, le pape, à Gaète même, le 10 août, institua cette fête. « Jésus-Christ, disait-il, a versé tout son sang pour son Eglise bien-aimée ; il est donc juste de rendre hommage à ce sang rédempteur. Tous les biens nous arrivent, en effet, par les mérites du sang de Jésus-Christ. » Mais ces mérites passent par les mains et par le cœur de Marie, qui en est la généreuse distributrice. C'est pourquoi, comme la victoire décisive avait été remportée le 2 juillet, jour de la Visitation, le grand pape éleva cette fête du rite double-majeur à celui de seconde classe. Il glorifiait ainsi de nouveau celle que, dès longtemps, l'Eglise appelait le « Secours des chrétiens. »

Les premières vêpres sont remarquables par ses antiennes qui sont à la fois un dialogue et un récit. C'est l'Eglise qui parle d'abord. Elle interroge : « Quel est celui-ci, qui vient de Bosra en Edom,

avec sa robe teinte de riches couleurs ? Il est beau dans son vêtement. »

Ces riches couleurs lui viennent de son sang qui couvre ses habits, c'est pourquoi Jésus répond : « C'est moi dont la parole est justice, moi qui viens vous défendre et vous sauver. »

Jésus affirme ses divines prérogatives, sa parole est toute justice. Il est le défenseur et le Sauveur. L'Eglise le contemple avec saisissement et elle s'écrie : « Il était vêtu d'une robe teinte de sang, et son nom c'est le Verbe de Dieu. »

Son sang, il l'a répandu pour elle, parce que rien ne lui est cher comme son Eglise. Aussi la veut-il sans tache ni rides. Poursuivant ses interrogations, dictées par son amour pour lui, elle ajoute : « Pourquoi donc votre robe est-elle rouge ? Pourquoi vos vêtements sont-ils semblables à ceux des hommes qui foulent le raisin dans le pressoir ? »

Elle attend la réponse, en regardant tendrement son Maître qui s'épuise à ce travail. C'est pour elle qu'il foule les raisins, pour en tirer le vin de la Sainte Eucharistie. — « C'est que j'ai été seul au pressoir, dit-il, et parmi les nations pas un homme n'est venu à mon aide. »

N'est-ce pas la plainte du cœur de Jésus que les hommes laissent seul, inconsolé, sans même reconnaître son amour ? Il accepte la mort pour eux, et personne n'y prend garde. Tous passent, indifférents. Sans doute ce n'est plus la haine de ceux qui passaient devant la croix sanglante en secouant la tête, mais qu'ils sont peu nombreux, ceux qui lui rendent amour pour amour !

L'hymne *Festivis resonent* insiste sur cette pensée : « Il meurt sur l'arbre dur de la croix ; le sang coule de ses multiples blessures. En cette fête qui nous rappelle cet adorable souvenir, il convient au moins que nous versions des larmes. »

Sur quels sommets radieux l'Eglise nous a conduits ?

« Vous êtes venus à la montagne de Sion, nous dit l'antienne de *Magnificat*, à la cité du Dieu vivant, à la Jérusalem céleste, à Jésus, le médiateur du Nouveau Testament, à l'aspersion du sang divin qui parle mieux pour nous que le sang d'Abel. »

Vérités surnaturelles, divines, célestes, que nous allons goûter pendant le saint sacrifice de la messe.

II

L'Introït emprunte le chant des élus au ciel : « Seigneur, vous nous avez rachetés par votre sang, nous, hommes de toute tribu, de toute langue, de tout peuple et de toute nation, et vous avez fait de nous le royaume de notre Dieu. » (Apoc., v, 9-10).

Aussi « chanterons-nous pendant l'éternité les miséricordes divines. »

Telle est la puissance du sang de Jésus-Christ. Elle était figurée par l'entrée au Saint des Saints du grand-prêtre qui purifiait le peuple en l'aspergeant du sang des victimes. Ce sang n'avait sa vertu purificatrice que par le sang du Christ dont il était la figure. L'Epître nous représente en langage magnifique Jésus-Christ qui entre lui-même dans le sanctuaire des cieux, sanctuaire qui n'a pas été fait de main d'homme, qui n'a pas été formé par la création ordinaire. Il y entre par la vertu, non plus du sang des victimes, mais par la vertu de son propre sang. Le sang des victimes sanctifiait ceux qui étaient souillés et les revêtait seulement d'une pureté extérieure et légale. Mais le sang du Christ, sang immaculé qui s'est offert lui-même à Dieu, purifie par sa puissance souveraine notre conscience ; il pénètre jusque dans les replis les plus secrets du cœur et les rend dignes de Dieu. Le cœur ainsi transformé par le sang du Christ devient le royaume de Dieu qui y demeure et qui s'y complaît, et nous-mêmes nous devenons des rois. La figure a disparu pour faire place à la réalité. Ce n'est plus un agneau qui est immolé, c'est Jésus-Christ, l'Agneau divin qui s'est immolé lui-même, et qui apparaît sur l'autel. Toutefois il reste quelque ombre : nous ne le voyons pas, car il reste caché sous les apparences sensibles du pain et du vin ; ce n'est qu'au ciel que nous le verrons face à face et sans voiles, dans le pays où l'on ne souffre plus, où l'on ne peine plus, où l'on jouit de la vision de Dieu, où l'on se repose pour jamais dans la contemplation divine. (Hebr., IX).

Qui nous assure de la vérité de cette doctrine ? Des témoins autorisés. Il y en a trois au ciel, dit le Graduel, le Père, le Verbe et l'Esprit-Saint, qui ne sont qu'un. Sans doute il y a là bien des mystères, mais « si nous recevons le témoignage des hommes, le témoignage de Dieu est bien plus grand. » Qui donc oserait douter de la parole de Jésus-Christ et du témoignage de l'Eglise qui nous la transmet dans toute son intégrité ?

L'Evangile nous rappelle cet autre mystère du Calvaire : « Quand Jésus eut pris le vinaigre il dit : « Tout est consommé ! » Et inclinant la tête, il rendit l'esprit. » Mais c'est le soldat qui achève et complète le sacrifice. Il ouvre de sa lance le côté du Sauveur et il en sort du sang et de l'eau. Jean était là, un autre témoin dont le témoignage est vrai.

« Ce calice de bénédiction que nous bénissons à la sainte messe ne nous communique-t-il pas le sang du Christ, comme le pain que nous rompons nous fait participer au corps de Jésus-Christ ? » (Offertoire).

La Communion nous transporte au second avènement du Sauveur : « Le Christ s'est offert une fois pour détruire les péchés d'un grand nombre. Il reviendra de nouveau, mais, cette fois, sans le péché, pour sauver ceux qui l'attendent. » Tous ceux qui l'auront voulu se seront purifiés de leurs péchés, qui n'existeront plus ; il n'en restera plus que le souvenir.

« Puisse ce sang divin être pour nous la source d'eau vive qui jaillit jusqu'à la vie éternelle ! » (Postcommunion).

L'hymne des Matines chante ce mystère d'amour et de miséricorde : « O profondeur insondable de la science divine, ô suavité, qu'on ne saurait trop louer, du cœur aimant de Jésus ! L'esclave méritait la mort, et c'est le Roi qui, dans sa bonté, subit la peine. »

L'antienne de *Magnificat* des secondes vêpres est une exhortation pressante à célébrer cette fête du sang généreux du Sauveur :

« Ce jour sera pour vous comme un monument. Vous le célébrerez avec solennité, de génération en génération à la gloire du Seigneur, par un culte éternel. Daignez donc, nous vous prions, secourir vos serviteurs, que vous avez rachetés par votre précieux sang. »

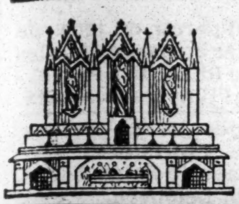
IMPRIMATUR

Lingonis, die 20 junii 1934.

EUG. LINDECKER, *Vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*



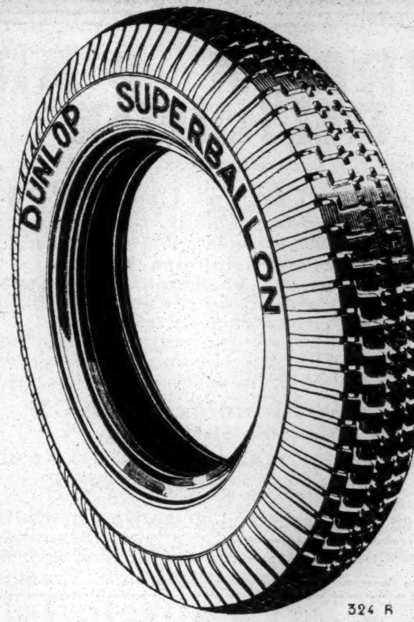
MARBRERIE RELIGIEUSE

Autels, Rétables, Chaires, Ex-votos... etc

RÉFÉRENCES : Basiliques de Fourvière et de Lourdes

DESSINS & DEVIS sur demande à GUINET & C^IE

PIERRES, MARBRES & GRANITS, 11, Quai Général Sarrail, LYON



La plus grande *Souplesse* et la meilleure tenue de route sont obtenues grâce au *Superballon*

DUNLOP

Siège social, 64, rue de Lisbonne,
PARIS 8e.

ORGUES A TUYAUX

PLEYEL

Modèle A

11 Jeux — 17 accouplements
3 claviers manuels UT à UT 61 notes
Pédalier UT à SOL 32 notes
2 boîtes expressives — 1 combinaison libre

Dimensions : 3 m. 30×1 m. 35
Hauteur : 3 m.

Prix : 85.000 francs

Devis pour Orgues neuves tous systèmes
Relevages — Transformations — Electrifications
Fourniture et pose de ventilateurs électriques

VENTES — LOCATIONS

Auditions — Démonstrations sur rendez-vous
Orgue d'étude.

Pour tous renseignements, adresser la correspondance, en mentionnant la présente annonce, à :

PLEYEL, **23-25, Aven. Victor-Emmanuel III**
PARIS.

Fondée en 1830

Registre du Commerce
Seine n° 43.793

LA NATIONALE

Entreprise privée régie par la Loi du 17 mars 1905.
Anciennement Compagnie Royale d'Assurances sur la Vie.

Siège Social
2 rue Pillet-Will, 2
PARIS

RENTES VIAGÈRES IMMÉDIATES OU DIFFÉRÉES aux conditions les plus avantageuses.

Pour les personnes parvenues à l'âge de la retraite, la RENTE VIAGÈRE est le remède le plus efficace à la cherté de la vie et constitue le plus sûr des placements.

Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au Siège Social, à Paris, ou chez les Agents Généraux en province.

HARMONIUMS ET PIANOS LABROUSSE

33, rue de Rivoli — 41 bis, Bd des Batignolles, PARIS.

NEUF ET OCCASION EN TOUTES MARQUES

T. S. F.
PHONOS
DISQUES
LUTHERIE
MUSIQUE

ACHAT
ÉCHANGE
RÉPARATION
LOCATION
— CRÉDIT —

LOURDES Hôtel Villa Saint-Jean, au Pont Vieux, près Grotte, 3, rue du Paradis, et rue de la Grotte. *Cuisine soignée.* Albert ABADIE. *Prix modérés.*

LA HERNIE
n'est plus une infirmité

depuis qu'un nouveau mode de contention vraiment ingénieux et pratique a été offert à ceux qui en sont atteints. Tous les intéressés savent que, sauf l'opération, il n'existe aucun autre moyen de se défendre contre ce mal que le port d'un bandage. Mais les anciens appareils étaient munis de pelotes dont le volume était proportionné à celui de la tumeur, et qui occasionnaient une gène plus grande que le mal lui-même. L'invention du bandage élastique par le Dr L. BARRÈRE avait déjà réalisé un grand progrès, mais les derniers perfectionnements apportés à sa méthode ont permis de supprimer cet accessoire cru indispensable. Le NÉO BARRÈRE ne comporte aucune pelote, il maintient cependant toutes les hernies réductibles quelque soit leur volume, exactement comme la main posée à plat sur l'orifice. C'est une véritable révolution dans l'art herniaire dont des milliers de hernieux ont déjà éprouvé les bienfaits. La preuve irréfutable en est donnée sur le champ car l'essai du NÉO BARRÈRE est toujours gratuit et sans engagement. Il suffit de s'adresser aux Etablissements du Dr L. BARRERE, 3, Boul. du Palais, Paris, qui vous feront parvenir discrètement tous les renseignements nécessaires et les adresses des 150 dépositaires, exclusifs de la méthode BARRERE, médecins, pharmaciens ou bandagistes, installés en France et à l'Étranger.

DESCLÉE DE BROUWER & Cie PARIS

Vient de paraitre

SAINT BERNARD
HOMME D'ACTION

par René **DUMESNIL**

1 vol. de 131 pages, 2 ill. hors-texte : **10** fr.

" Un grand européen du Moyen-Age étudié par un de nos meilleurs écrivains modernes. "

La VILLA de FONTENAY LAMALOU-les-BAINS (Hérault) est ouverte aux membres du Clergé désireux de venir s'y reposer pendant la saison. *Pension 16 fr. p. jour.* S'adr à M. le Directeur de la Villa.

BANQUE DE L'UNION PARISIENNE

Les Assemblées ordinaire et extraordinaire tenues le 29 Mai dernier ont approuvé les comptes de l'Exercice 1933. Elles ont consacré l'application des diverses réserves figurant au bilan à des amortissements et provisions.

Par ailleurs, l'Assemblée générale extraordinaire a décidé la réduction du capital de 300 millions à 100 millions. Cette réduction a pour but d'amortir les pertes subies sur le Portefeuille Titres et les participations financières. Une provision de francs 25.800.000, sans affectation spéciale, a été constituée.

Une somme de frs 7, nets d'impôts, sera distribuée à chacune des actions anciennes pour apurer l'arriéré des taxes de transmission sur les titres au porteur.

Enfin une augmentation de capital de 100 millions a été décidée portant ainsi le capital à 200 millions de francs. Ces actions nouvelles sont réservées avec une légère prime aux anciens actionnaires à raison d'une nouvelle pour trois anciennes à titre irréductible. L'augmentation de capital est garantie par un syndicat placé sous la présidence de MM. R. de Lubersac et Cie.

LE PÉDÈGE est un grand appareil de jeux, de sport et de loteries en usage dans les patronages et parcs enfantins. Ecrire PÉDÈGE à Pargny-s-Saulx (Marne); à O. GÉO, 80, rue de l'Université, PARIS.

LIBRAIRIE PARIS-ROME, Ste An. 57-70, rue de Rennes, PARIS (VIe)
Dépôt central des Editions de l'Abbaye de Saint-André.
Missels et publications de D. Lefèbvre.
Projecteur « CINESCOPE » et 3500 films fixes.
Catalogue n° 10 gratis.

VITRAUX D'ART RELIGIEUX

GEORGES JANIN

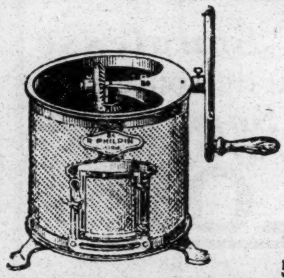
Artiste-Peintre-Verrier - Agréé des Beaux-Arts
Lauréat de Concours Publics
Fournisseur des Missions Etrangères
Auteur des vitraux dans plus de 5.000 églises en France et à l'Etranger.

Le plus ancien et le plus important atelier de vitraux d'Art Religieux de l'Est de la France — Créé en 1835.

12, rue Lionnois, NANCY
(Meurthe-et-Moselle)

ÉTUDES, RENSEIGNEMENTS, DEVIS, CATALOGUE ARTISTIQUE SUR SIMPLE DEMANDE

Vitraux en tous genres : grisailles, médaillons, scènes historiées,
Restauration de verrières anciennes, armoiries.



Eplucheuses de légumes

Prix pour Communautés, Œuvres, Séminaires.
70 modèles depuis **125** fr.
TOUS ARTICLES DE CUISINE
— *Représentants demandés* —
PHILPIN, constructeur,
50, boul. de la Villette, **PARIS.**

-- ATTENTION ! --

Messieurs les Curés,
Les appareils de sonnerie électrique de cloches sont de puissants perturbateurs de la T. S. F.
La loi du 31 mars 1933 vous oblige à munir votre installation d'appareils anti-parasites et cela avant le 1er octobre prochain.
Songez donc à vous mettre en règle avec les prescriptions et adressez-vous à cet effet en toute confiance à :
Jean BACH, ingénieur,
11, rue St-Symphorien, **METZ** (Moselle).
qui, seul, peut vous fournir l'appareillage nécessaire et vous garantir la suppression absolue des parasites.

DOULEURS,

rhumatismes, goutte, gravelle, artériosclérose, lumbago, sciatique sont guéris par l'Urodonal. Il prévient la congestion, l'apoplexie, l'urémie; il fait baisser la tension artérielle, et diminue la viscosité du sang chez les obèses et les pléthoriques; il libère le foie, le rein et la vessie de la boue et des calculs uriques; il désintoxique l'organisme et lui restitue souplesse et vigueur. (Communications à l'Académie de Médecine et à l'Académie des Sciences). Le flacon 16 francs, franco 16,50. Le triple 39,20. Envoi gratuit du « Manuel de Santé » par le professeur E. Faivre. CHATELAIN, fournisseur breveté du Vatican, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies.

VITRAUX

MAISON BESSAC - GRENOBLE FRANCE

HARMONIUMS EN TOUS GENRES

Maison fondée en 1839

Les PETITS-FILS de M^ce^ KASRIEL

6, Rue Tolain, PARIS (20e). — R. C. Seine 163.528

Harmoniums pour Salons et Chapelles. Nouveau système à air aspiré (genre américain) avec ou sans expression.

Modèles portatifs pliants pour Missionnaires. Demandez le Catalogue n° 200.

Modifications spéciales pour Colonies. Conditions particulières pour les Membres du Clergé.

LOURDES — Hôtel Villa Madonna

Avenue Peyramale (près Grotte)

Eau courante — Très recommandé. — *Prix modérés*

Un coffre-fort ancien, bon marché ou d'occasion est dangereux... Achetez un coffre-fort Bauche.

LOURDES

POUR TOUS ACHATS D'OBJETS DE PIÉTÉ ET SOUVENIRS

ADRESSEZ-VOUS AU **PALAIS DU ROSAIRE** CATALOGUE FRANCO TARBES 4204

MAISON PRINCIPALE : 64, Boulevard de la Grotte.

SUCCURSALES : 158, Rue de la Grotte,

et 38, Rue de Livarot, à

LISIEUX

GUÉRISON CERTAINE par LA POUDRE ESCOUFLAIRE

Agence générale : à BAISIEUX (Nord)

ASTHME

OPPRESSION, EMPHYSÈME

(MÊME PRODUIT SOUS FORME DE CIGARETTES)

L'Agence générale envoie GRATIS et FRANCO une BOITE D'ESSAI avec Certificats de GUÉRISONS

VINS DE MESSE DE BANYULS VIEUX

rigoureusement conformes aux décrets liturgiques

La bonbonne de . . .	6 litres	10 litr.	16 litr.	25 litr.
Grenache doré ½ sec	55 fr.	80 fr.	110 fr.	170 fr.
Collioure doré doux .	75 fr.	115 fr.	165 fr.	250 fr.

Franco tous frais gare destinataire. Echantillon 2 fr.

H.-P. SOULIER, à COLLIOURE (Pyrénées-Or^les^).

- CIERGERIE DES PRÉMONTRÉS -

A. BOULAIRE, Succr des RR. PP., Usine à Graveson (B.-du.-R.)

CIERGES LITURGIQUES, Cierges 1re Com^ion^, Cierges et Bougies stéariques, Encens et charbon chimique.

Maison très ancienne, donnant toutes garanties.

Conditions spéciales aux Missions.

Ch. CHAMPIGNEULLE

Vitraux & Chemins de Croix d'Art

MAISON FONDÉE A METZ EN 1832

96, Rue Notre Dame des Champs

Paris. Danton, 4965

Les plus hautes récompenses

Les plus précieuses références